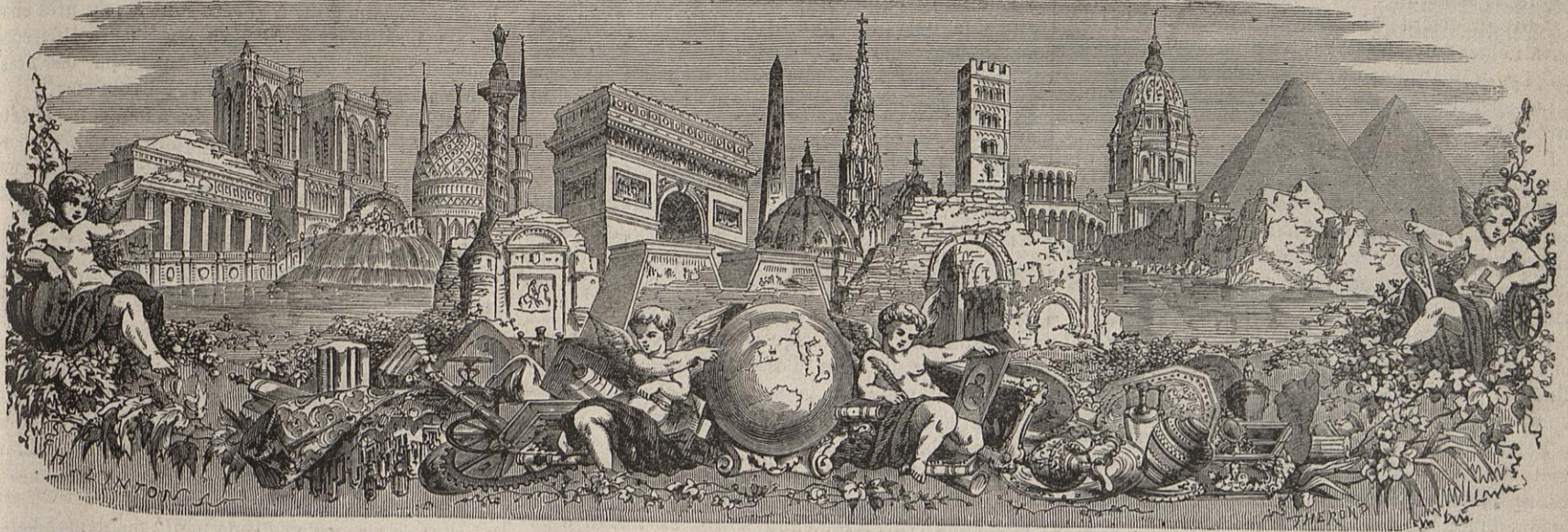


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

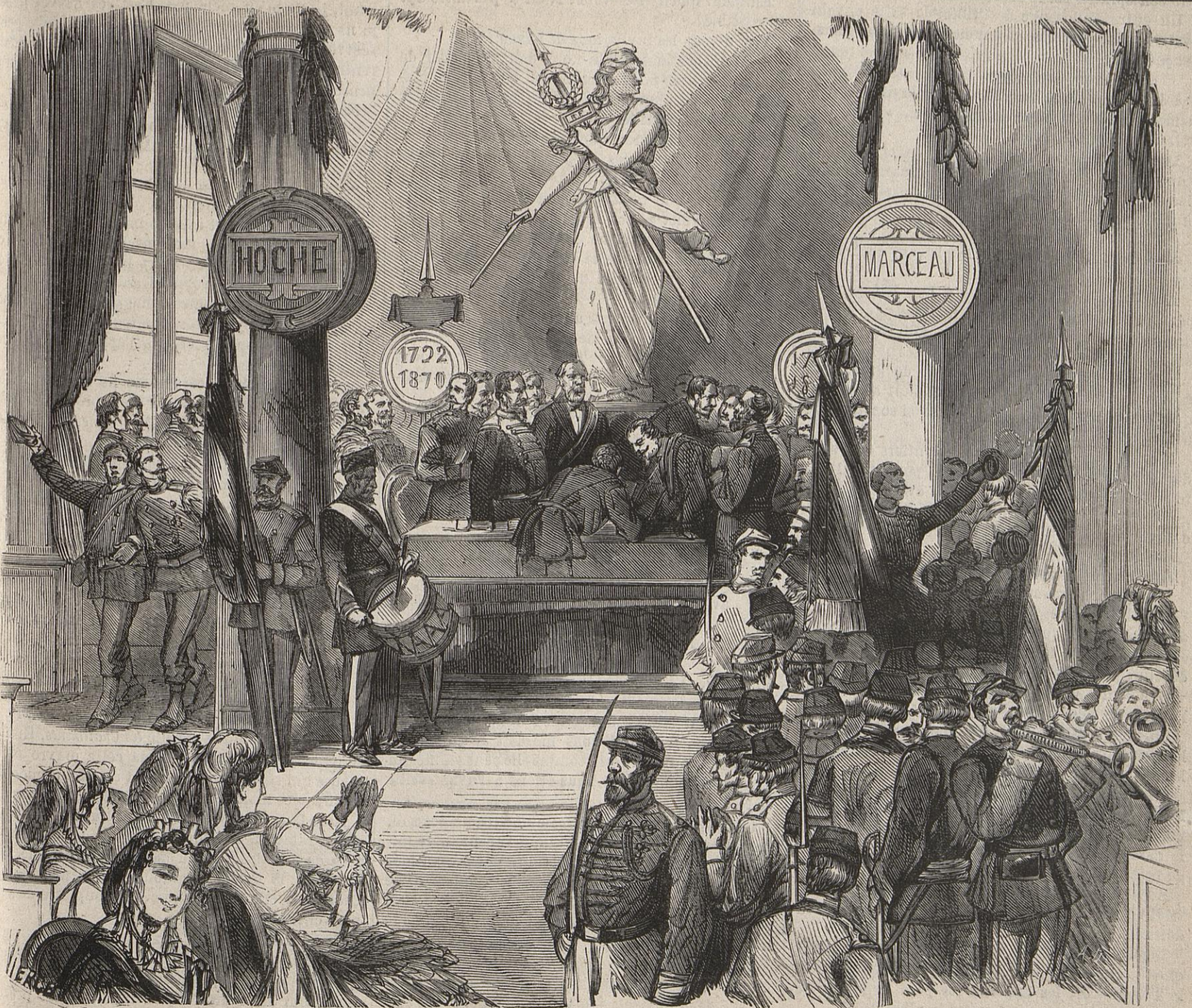
14^e Année. N^o 708 — 5 Nov. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.



DÉFENSE DE PARIS. — Enrôlements volontaires à la mairie du 3^e arrondissement, square du Temple. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

COURRIER DE PARIS

Quelles semaines!

Celui qui écrira l'histoire du siège de Paris fera certainement un des livres les plus émouvants et les plus dramatiques qui aient jamais paru.

Les surprises succèdent aux surprises, les cahots succèdent aux cahots.

Il est trop tard pour revenir dans cette chronique sur les scènes que tous les journaux ont racontées. La journée du 31 octobre est connue maintenant dans ses moindres détails, et c'est pour une chronique hebdomadaire une difficulté presque insurmontable que d'intéresser en suivant les événements.

Ceux-ci, en effet, se précipitent jour par jour, heure par heure, et un courrier de semaine marchant sur leur piste fait l'effet d'un coucou qui voudrait rattraper une locomotive.

Parmi les papiers qu'on a trouvés le lendemain matin sur les tables, figuraient des dessins de tout genre, y compris le genre, plus que léger, des fragments de lettres, des commentaires interrompus.

Un des acteurs de ce drame politique écrivait :
— Je tiens conseil devant cette assemblée qui ne m'écoute que médiocrement...

Hélas! que de choses dans cette réflexion machinalement tracée!

N'est-ce pas là, en effet, le grand défaut du jour? On ne s'écoute que médiocrement, par cette raison que chacun veut parler à la fois, et est convaincu que son opinion est la seule raisonnable.

Un autre philosophe de l'Hôtel-de-Ville envahi avait pris la plume et commencé une lettre ainsi conçue :

« Ma chère Joséphine,

« Je suis à l'Hôtel-de-Ville, je fonde un gouvernement, mais cela ne m'amuse guère... »

Il avait raison, celui-là.

Dans les circonstances comme celles où nous nous trouvons, il n'est guère plus amusant de fonder des gouvernements que d'en faire partie. Rudes et tristes corvées que celles-là!

Il faut toujours que le plaisant se mêle à tout.

Au plus fort de l'aventure, un bon bourgeois a pénétré dans l'Hôtel-de-Ville, non pas pour prendre part à la manifestation, mais afin de prendre des renseignements sur le tirage de ses obligations.

Le voyez-vous d'ici, s'en allant de groupe en groupe, bousculé, écrasé et demandant à des gens qui s'occupaient de toute autre chose si son numéro avait gagné un lot?

N'empêche que je parierais volontiers que si ce digne homme vit assez longtemps pour que l'histoire commence à se faire sur les événements que nous voyons, notre homme racontera à ses petits-enfants, avec force détails, qu'une fois dans sa vie il prit l'Hôtel-de-Ville.....

Sont-ce ces agitations qui nous creusent?

Les uns prétendent que les émotions donnent de l'appétit, les autres qu'elles le coupent. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais nous n'avons eu plus envie de manger que depuis que l'alimentation est devenue plus difficile.

Que voulez-vous y faire? Il faut savoir regarder l'avenir en face.

Plus nous allons, plus le moment approche où l'expression *avoir du cœur au ventre* sera une réalité.

Messire Gaster, en effet, est appelé à devenir le héros du jour. C'est bien dans l'estomac et ses annexes que se localisera le courage, lorsque viendra le moment où il faudra mettre un ou deux mois de peine au service de la République.

En attendant, on constate une fois de plus l'attrait terrible et fatal du fruit... pardon! du bifteck défendu.

Depuis qu'il faut marcher à la conquête de quelques grammes de viande comme à la conquête de la Toison d'or, les appétits les plus endormis se sont réveillés avec une férocité implacable.

Qui aime la poésie? Je sais telle petite maîtresse, qui effleurait à peine, et en protestant contre les nécessités prosaïques de l'existence, une aile de volaille ou une cuisse de perdreau. Aujourd'hui la même petite maîtresse est une gargantua sans vergogne.

Elle ne parle plus que de tranches de gigot et de gîte à la noix. Pour un fricandeau elle donnerait les œuvres complètes d'Alfred de Musset. Cent mille sonnets sans défaut ne lui paraissent pas pouvoir soutenir la comparaison avec un morceau de jambon d'York.

De leur côté, les salons se donnent carrière et nous préparent des régals tout à fait imprévus.

Savez-vous ce qu'on veut nous faire manger maintenant? On veut nous mettre au même régime que les chiens, ni plus ni moins. Il paraît que les gaillards, quand ils mangent des os, se livrent à une opération infiniment intelligente et nutritive.

Ce sont les os aussi qu'on veut nous faire déguster sous le nom d'osséine. Voulez-vous que l'eau vous vienne à la bouche? Écoutez un peu quelle jolie cuisine on va nous faire.

Pour obtenir industriellement l'osséine, il suffit de scier en lames minces les os dégraissés et de les soumettre pendant quelque temps à l'action de l'acide chlorhydrique étendu d'eau. Le résidu organique, après des lavages et une dessiccation, n'est autre que l'osséine.

Ce corps ainsi préparé peut se conserver indéfiniment. Quant aux eaux acides provenant de l'opération, elles ne sont pas sans valeur; en les saturant par de la chaux, elles laissent précipiter du phosphate de chaux que l'agriculture utilise aujourd'hui avec tant de profit.

Eh bien! qu'en dites-vous? N'est-ce pas affriolant au possible?

Voyez-vous les invitations de l'avenir?

— Mon cher ami, faites-nous donc le plaisir de venir dîner avec nous demain. J'ai fait scier ce matin trois os de toute beauté, et il s'agit de déguster cette sciure en famille.

Ne riez pas, il paraît que c'est excellent.

L'osséine retirée des os par l'action de l'acide chlorhydrique est dure, élastique et coriace; sous cette forme, elle n'est pas comestible; mais lorsqu'on la soumet à l'action de l'eau bouillante, elle se gonfle et se transforme en une substance molle.

L'osséine une fois cuite présente la plus grande analogie avec une foule de tissus fort recherchés dans l'alimentation.

Pour l'employer comme aliment, il faut la laisser gonfler lentement dans de l'eau froide et la faire bouillir ensuite pendant une heure environ dans de l'eau salée et aromatisée par les méthodes ordinaires.

O brave *Cuisinière bourgeoise!* avoue que tu ne te doutais pas des annexions qui t'étaient réservées.

A propos de savants, M. Dupuy de Lôme continue à préparer activement son ascension dirigeable.

Dans la dernière séance de l'Académie, il a été forcé de reconnaître qu'un essai à peu près analogue avait été tenté par M. Giffard, l'ingénieur qui, en 1867, avait établi au Champ-de-Mars un ballon captif.

M. Giffard fit son expérience, à laquelle nous assistions dans l'ancien Hippodrome de la barrière de l'Étoile. La chose se passait en 1852. On avait convié un certain nombre d'invités qui, à l'heure dite, se trouvèrent réunis dans l'arène. Il faisait un polisson de froid qui vous mordait àprement. La bise soufflait du nord-est, comme elle peut souffler au mois de décembre, car nous étions à l'avant-veille de Noël.

Le ballon de M. Giffard ressemblait à un poisson. Au-dessous, une petite machine à vapeur toute mignonne avait été préparée. Il fallut des précautions infinies pour empêcher, pendant le gonflement de la chaudière, d'enflammer le gaz. M. Giffard était accompagné de deux de ses amis dont j'ai oublié le nom.

Le moment venu, ils prirent place. L'appareil monta sans difficulté; mais, hélas! après avoir tourné deux ou trois fois sur lui-même, il fut em-

porté à toute vitesse par le vent, qui jouait avec lui comme le fouet avec un sabot.

La petite machine à vapeur se voyant impuissante lança dans l'air quatre ou cinq cris aigus comme un cri de désespoir. Puis ce fut tout. Le ballon se perdit à l'horizon.

M. Dupuy de Lôme a eu la loyauté d'avouer que les dispositions qu'il a rêvées sont à peu près analogues à celles de M. Giffard, avec cette différence que lui remplace le moteur à vapeur par des bras.

Mais M. Dupuy de Lôme a la foi robuste.

« Si l'expérience, a-t-il dit à l'Académie, n'a pas été concluante, j'ai la conviction qu'il faut en rapporter la cause à quelques fautes de calculs, à quelques dispositions vicieuses, au gonflement inégal de l'aérostat, etc.... »

Nous souhaitons fort que M. Dupuy de Lôme ait raison; mais, en conscience, nous devons dire que notre espérance est fort peu solide.

Qui vivra verra.

Chacun suit son rêve, d'ailleurs, ici-bas.

Pendant que les uns ont la fièvre électorale, les autres ont la fièvre de la science, et ainsi de suite. Je voyais tout dernièrement aux Tuileries un brave jardinier.

Nous engageâmes la conversation.

— Qu'est-ce qu'on dit de neuf? me demanda-t-il.

— Pas mal de choses.

— Ah! oui, je sais. L'armistice.

— Sans compter le reste.

— Ma foi, monsieur, je ne m'y connais pas beaucoup.

— Il y en a tant qui sont dans votre cas, sans l'avouer.

— Seulement, je vais vous dire.... Le gouvernement, je ne m'en mêle pas, c'est des braves gens, je ne dis pas le contraire; mais à quoi qu'y pensez?... Ils n'ont tant seulement pas encore fait rentrer les orangers. Encore une fois, à quoi qu'y pensez?...

Ne nous moquons pas du bonhomme. Qui de nous, à son instar, ne poursuit exclusivement ses idées fixes?

Il est encore des sceptiques. Tant pis pour eux dans un pareil moment.

J'avoue que, quant à moi, tout ce qui peut stimuler le patriotisme me semble excellent. A ce point de vue, j'approuve fort la pompe déployée pour les enrôlements volontaires.

Il est bon que les actes d'énergie soient donnés en spectacle et proposés comme exemple. Il est bon de faire appel à ce que j'appellerai les cinq sens du patriotisme.

A ce compte-là, la cérémonie de la distribution des drapeaux qui doit avoir lieu prochainement, sera certainement une des plus belles et des plus imposantes que l'on puisse rêver.

Cette cérémonie des drapeaux paraît devoir avoir lieu dans les environs du 15 novembre.

Les nouvelles enseignes qu'on distribuera seront surmontées de la lance avec ces deux initiales: R. F. Au-dessous des initiales une couronne. Plus d'oiseau d'aucune sorte, ni aigle ni coq.

C'est sur la place de la Concorde que doit être élevée l'estrade où se tiendra le Gouvernement. Si l'éché de la Saint-Martin veut prêter un rayon de soleil à la fête, ce sera une belle et grande journée que celle où tout un peuple armé s'en ira recevoir ses étendards pour lesquels il est prêt à mourir.

Nous l'avons lu et relu d'un bout à l'autre, le livre admirable qui s'appelle *les Châtiments*. Et nous sommes encore tout plein de cette œuvre prodigieuse qui restera certainement comme un des plus incroyables monuments de la langue française.

Il ne faut pas s'y tromper, l'antiquité n'a rien de comparable, et ceux qui parlent de Juvénal feront bien de le relire avant d'établir une analogie. Chez Juvénal, la note est toujours la même; dans *les Châtiments* elle module avec une souplesse de génie merveilleuse.

Ce ne sont pas seulement des satires violentes, déchainées, furieuses. Il n'y a pas que la Némésis qui parle dans ces pages émues. Tous les genres sont, pour ainsi dire, représentés, et c'est précisé-

ment ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette conception aux multiples aspects.

Victor Hugo y a résolu un problème qui devait paraître insoluble, à savoir, de faire concourir au même but toutes les forces vives de la poésie.

Voulez-vous une inspiration d'une sérénité anti-que? lisez le manteau impérial :

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez les lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau!

C'est l'idyle armée en quelque sorte.

Plus loin, l'ode splendide de l'Expiation.

Jamais dans aucune langue on n'a écrit quelque chose de plus sublime que cette description de la débâcle de Waterloo :

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'enfuit,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jeant schakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil! [d'œil,
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! — En un clin
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!

Ailleurs, la chanson ricane, les s'ances pleurent, l'orientale décrit. Encore une fois, toute la poésie est là.

Pour couronnement à cet édifice, ces vers, qu'il serait impossible de classer, car ils sont un genre à eux tout seuls et n'ont pas de précédents comme beauté de forme et d'énergie de pensée :

Où, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France, France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours!

Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France, hors le devoir, hélas! j'oublirai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente :
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'aigre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis; si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième,
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

Dix-huit années d'exil étaient au bout de ce dernier vers.

En ce temps là, on taxait volontiers le poète d'agération. Quand on relit aujourd'hui les *Châtiments*, ce qui frappe surtout, c'est de voir que la réalité a dépassé la prophétie. Si loin que la colère du poète fut allée, elle n'avait pas osé prévoir Sedan.

A l'heure où ces lignes paraîtront, aura lieu à la Porte-Saint-Martin la première audition publique de ces pièces, devant lesquelles l'admiration de tous les partis est forcée de s'incliner au nom des droits imprescriptibles du beau.

Victor Hugo, sans doute, assistera à cette fête. L'avez-vous vu, depuis qu'il est revenu dans ce Paris qu'il ne reconnaissait plus?

Coiffé d'un képi, les mains dans les poches, vous le verrez cheminant dans les rues. De loin en loin, un passant le reconnaît et le salue; les femmes se poussent le coude en murmurant :

— Victor Hugo!

Je retrouvais hier un ancien portrait de Victor Hugo de 1848, avec ses longs cheveux, son visage rasé. Il ne saurait y avoir de transformation plus complète. Aujourd'hui la barbe grise a poussé, les cheveux sont ras. Mais la tête a un accent de puis-

sance et un relief de personnalité plus énergiques encore.

Le siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte.

Victor Hugo a donc soixante-huit ans, mais nul ne les lui donnerait, surtout quand le soir, après le dîner de famille auquel sont admis chaque jour quelques intimes, on lui entend parler la langue émue du patriotisme.

La *Revue des Deux-Mondes*, qui consacrait l'autre jour un long article aux *Châtiments*, disait :

« Tant que le vengeur, séparé du monde, exhala sa menace inutile dans la prison qu'il s'était faite au milieu des rochers, dans cette île qu'il avait choisie pour être une Patmos, et qui pouvait pour lui devenir une Sainte-Hélène, il a été permis de penser que son en reprise était orgueilleuse, et que l'illusion était bien grande de se croire de la taille d'un tel ennemi. Qui n'aurait adressé à l'écrivain, armé seulement de sa plume et flanqué de ses hémistiches, le même reproche que l'on a souvent fait à Chateaubriand? Eh bien! l'événement a justifié la prétention du poète : il avait bien jugé son ennemi. »

Tout cela n'est que trop vrai, hélas!

Les Latins avaient raison : chez eux *vates* signifiait à la fois *poète* et *prophète*.

— Bien perspicace celui qui pourrait aujourd'hui prouver ce don de prophétie.

Que nous cache le rideau qui doit se lever sur les événements prochains? Que de questions sans réponse! Que d'hypothèses sans solution!

En tête de ces problèmes, l'armistice.

Vous représentez-vous la situation de Paris, en présence des Prussiens cessant pour un moment d'être des beligérants?

Quant à moi, je nous connais, et si d'aventure armistice il devait y avoir, je gage qu'au bout de trois jours, si la chose est possible, on s'en ira en procession regarder l'ennemi, qui, de son côté, mourra d'envie de nous voir de près et sans coups de fusil.

A Sébastopol, il y avait, pendant les suspensions d'armes, des conversations engagées entre les officiers des deux armées. On s'offrait des cigares, on faisait assaut d'urbanité.

Puis, tout d'un coup, un signal retentissait. Il fallait se séparer :

— Capitaine, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Moi de même.

— Je vous demande pardon d'avance, si j'avais le malheur de vous tuer demain.

— Comment donc! c'est tout naturel. Je vous prie également d'agréer mes excuses si un malheureux hasard...

— C'est convenu. Au plaisir de nous revoir. Au prochain armistice.

— Si nous sommes encore de ce monde.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

Et l'on se saluait avec une exquise courtoisie.

Je ne sais si ces récits vous produisent le même effet qu'à moi-même; mais, tout en rendant justice à ce qu'il y avait de chevaleresque dans cette attitude réciproque, j'avoue que je trouve là une démonstration irréfutable de ce qu'il y a d'horrible dans la guerre.

Ces contacts d'un instant sont la preuve que les nations, si on ne les poussait pas les unes contre les autres, ne penseraient certainement pas à s'entr'égorger bêtement pour la satisfaction de quelques despotes égoïstes.

— La fête des morts s'est quelque peu ressentie, cette année, des préoccupations des vivants.

Cependant, l'affluence dans les cimetières a été très-considérable; mais, il faut bien le dire, le recueillement dont parlent les clichés annuels laissait quelque peu à désirer sur certains points.

Les regrets éternels étaient coudayés par des espérances politiques qui parlaient trop haut au gré de ceux dont la douleur était sincère.

J'ai assisté à une scène de mœurs pour laquelle il faudrait la plume d'un Henri Monnier.

C'était au cimetière Montparnasse.

Un citoyen, accompagné de sa femme, stationnait devant une tombe.

Arrive devant une tombe voisine un second citoyen, un veuf celui-là.

Ils stationnent l'un et l'autre pendant quelques instants sans mot dire, et paraissant en proie aux poignantes réflexions que doit faire naître un anniversaire comme celui-là.

Après cette pause de courte durée, la conversation s'engage à propos d'une couronne tombée d'une tombe sur l'autre.

Cela va bien pendant quelques instants.

Puis, par je ne sais quelle pente, on arrive à parler des élections.

Par malheur, les deux voisins tumultueux n'étaient pas du même avis; les propos s'entrechoquent, puis s'aigrissent, puis une véritable dispute éclate.

Ah! le drôle d'effet que produisait cette intrusion du plébiscite dans le domaine des morts, et combien rapetissés semblaient ces débats par le voisinage de tant de millions de cadavres dormant leur dernier sommeil!...

— Soyons moins lugubre.

C'est bébé qui vient à notre aide pour nous faire changer de ton.

Bébé, quoiqu'elle ne compte pas plus de cinq printemps, prête l'oreille comme une autre aux discours d'alentour, et prend sa petite part aux événements qui s'accomplissent.

L'autre jour, le père de bébé causait avec un ami.

L'entretien roulait sur cette série de désastres sans précédent qui ont fondu sur notre misérable patrie, sur les actes de barbarie commis par l'ennemi, sur les maisons brûlées, les villages saccagés, etc.

— C'est à se demander, exclama à un certain moment le père de bébé, comment Dieu peut voir de pareilles choses sans...

— Mais, papa, interrompit la bambine, il ne doit pas les voir, car depuis un mois il y a toujours des nuages.

— En vérité, j'avais raison de dire en commençant que les accumulations d'événements sont inouïes.

Voyez-vous côté à côté les scènes du 31 et le vote du 3 novembre!

La proclamation de ce vote a été une des cérémonies les plus pittoresques dans leur imprévu auxquelles il m'ait été donné d'assister.

Ces faisceaux scintillant dans la pénombre, ces torches éclairant tout à coup la façade sombre de l'Hôtel-de-Ville, ces acclamations saluant le résultat du vote; puis ce défilé s'organisant spontanément, et les bataillons commençant à se dérouler tout le long de la rue de Rivoli comme un immense serpent, tout cela était étrange et saisissant.

A l'hôtel du général Trochu, la scène n'a pas un caractère moins curieux.

Détail particulier.

Le général Trochu a prouvé là qu'il avait une voix faite pour dominer les foules.

Autre détail. Si la grippe ne fait pas des siennes, c'est

Que la garde qui veille aux barrières du Louvre
En défend les:

gouvernements républicains.

Pendant plus d'une heure et demie, en effet, les membres de la Défense nationale ont dû rester par un froid aigu, tête nue, sous le péristyle.

Maintenant, ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de s'occuper exclusivement des Prussiens? C'est chose inouïe que de voir une ville assiégée oublier ainsi, sous l'empire des préoccupations politiques, le danger quand il est à ses portes, et que les bombes de l'ennemi peuvent tout d'un coup renverser les urnes.

Aux Prussiens donc!

Paris s'est déjà fait dans l'histoire, par son attitude depuis deux mois, une des plus belles pages qu'une ville ait jamais eues.

Il ne faut pas que ce soit l'ennemi qui mette au bas de ces pages-là le mot *fin*.

PIERRE VÉRON.



Le capitaine de zouaves Ducos, blessé au combat de Rueil.

LE CAPITAINE DUCOS

ET LE SERGENT-MAJOR PETIT DE GRANVILLE

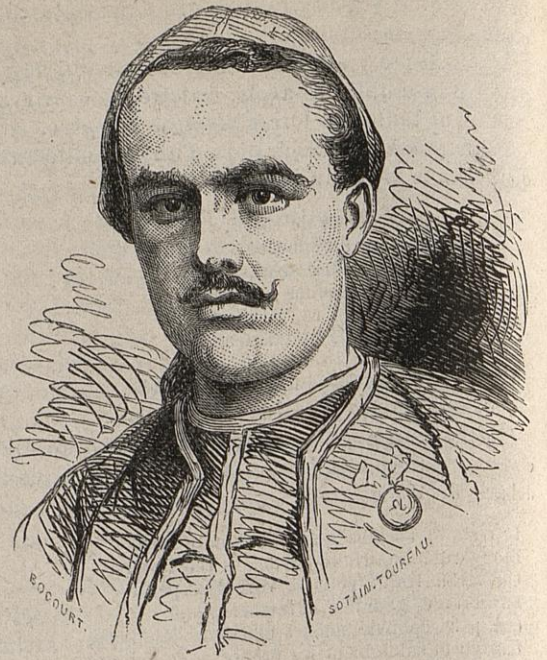
C'était le 21 octobre, le jour de la reconnaissance de Rueil.

Le commandant Jacquot avait reçu l'ordre d'enlever avec quatre compagnies de son bataillon une barricade prussienne armée de deux pièces d'artillerie, qui fermait l'entrée de Bougival et qui s'élevait sur la route qui conduit de ce village à Rueil.

Protégé par le feu de notre artillerie, le commandant Jacquot s'avance jusqu'à trente mètres de la barricade; mais, reconnaissant qu'il serait inutile de chercher à enlever de front cette position, il se décide à la tourner. Il pénètre alors avec une compagnie dans le parc de la Malmaison, où le reçoit une vive fusillade. Il revient en arrière, contourne le mur du parc, et, avec cinquante hommes, franchit une brèche ouverte par les Prussiens pour protéger leur retraite. Les tirailleurs ennemis, serrés et nombreux, pressent la petite troupe, qui charge trois fois à la baïonnette et tient l'ennemi terrifié en



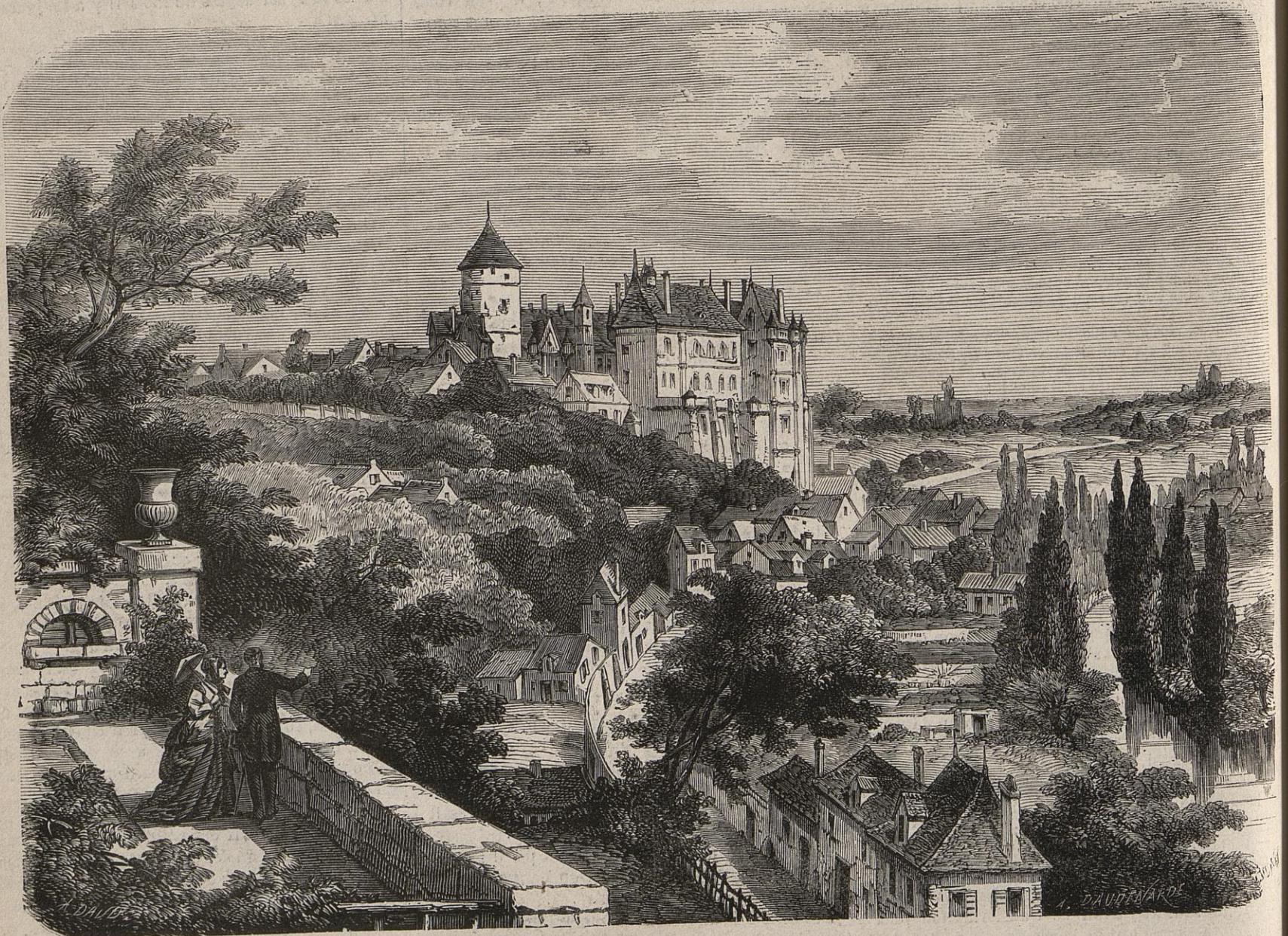
Léonce Sellier, premier mobile décoré par le général Trochu. — (D'après la photographie de M. Bisson.)



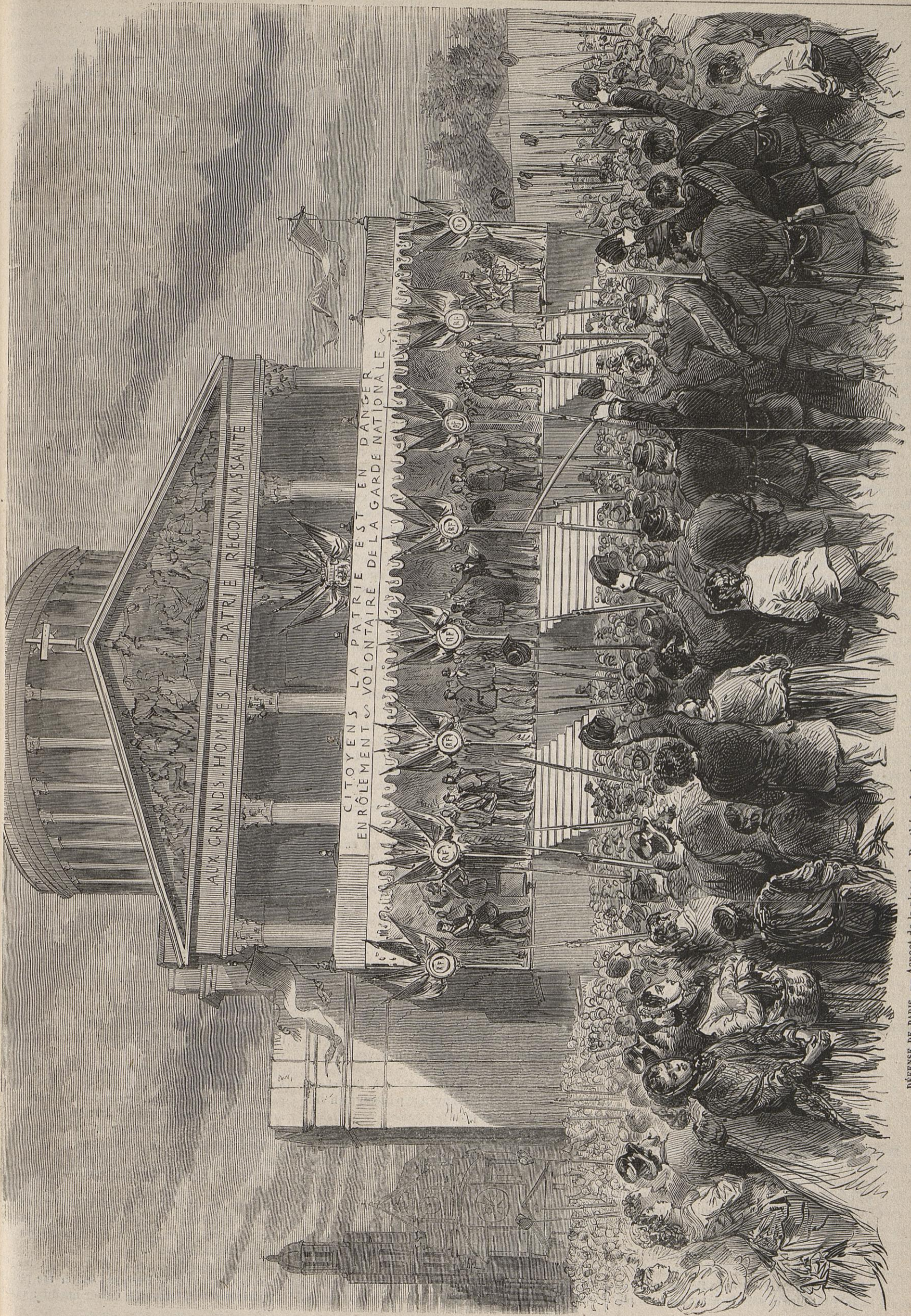
Le zouave Petit de Granville, tué au combat de Rueil, en sauvant son capitaine.

respect. Un bataillon de garde mobile permet au chef de bataillon Jacquot de se dégager. Il appelle ses zouaves, les rallie et opère sa retraite par la brèche qui lui avait permis de pénétrer dans le parc. Il n'avait pas fait dix pas en dehors qu'il tombe percé de balles.

Le capitaine Ducos court à lui, et, malgré l'obstination de son commandant, qui refuse tout secours, il l'enlève, aidé par le sergent-major Petit de Granville. Un éclat d'obus et deux balles atteignent le capitaine. Petit de Granville essaye seul d'emporter son commandant; il tombe lui-même



La ville de Châteaudun. — (Dessin de M. Lauée.)



DÉFENSE DE PARIS. — Aspect de la place du Panthéon dans la journée du 27 octobre. — Enrôlements volontaires de la garde nationale du 5^e arrondissement.

frappé par la fusillade des Prussiens, qui tirent par les créneaux du mur. Le feu de l'ennemi est tellement vif, que les intrépides zouaves, après avoir laissé quarante et un des leurs sur le terrain, doivent se résigner à abandonner leurs chefs qui ont succombé.

Le lendemain, les habitants de Rueil racontaient qu'ils avaient mis dans la même tombe un officier qui, sur le champ de bataille, avait l'un de ses bras passé autour du cou d'un sergent-major.

LÉO DE BERNARD.

LÉONCE SELLIER

Léonce Sellier a eu l'honneur d'être le premier soldat décoré par le Gouvernement de la nouvelle République.

C'est un enfant de Paris, incorporé dans la 7^e compagnie du 5^e bataillon de la garde mobile de la Seine. Il fait partie du 2^e régiment de marche.

Sans une grande apparence de force, il est d'une agilité et d'une adresse proverbiales parmi ses jeunes compagnons d'armes. Ses actes ont déjà prouvé l'énergie de son caractère et son sang-froid au milieu du danger.

Dans le combat de Châtillon, livré le 16 octobre, Sellier avait tué deux Prussiens, dont il avait ramené les armes. Deux jours après, il enlevait un factionnaire bavarois, après avoir essuyé le feu de son ennemi.

La récompense de ces hauts faits ne s'est pas fait attendre, car le 20 octobre le jeune Léonce se présentait, entre dix et onze heures du matin, à l'hôtel du Gouverneur de Paris avec un grand pli cacheté à l'adresse du général Trochu. En l'absence du président du Gouvernement de la défense nationale, Sellier était reçu par le général Schmitz, qui lui remettait son brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

On sait que le général Trochu s'est promis de ne pas être prodigue de cette distinction qu'il a exclusivement réservée à l'armée. Le ruban rouge, pas plus que la citation à l'ordre du jour, ne doit plus être une banalité. Il faut aujourd'hui que des titres spéciaux, créés par le combat, fassent ressortir les individualités pour que le gouverneur de Paris croie de son devoir « de les honorer devant le pays et de les montrer aux troupes comme un encouragement et comme un exemple. »

Le jeune Sellier doit avec raison être fier de la

croix d'honneur qui brille sur sa poitrine de soldat, mais il ne doit pas oublier que noblesse oblige et que la patrie, à laquelle il a déjà donné beaucoup, lui demande encore plus qu'à un autre.

LÉO DE BERNARD.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Les enrôlements volontaires au Panthéon. — On était en 1792. La coalition allemande, l'Autriche, la Prusse et les cercles de l'empire jetaient 172,000 hommes sur la France dont les quatre armées mal organisées, en Flandre, sur la Meuse, sur le Rhin et au midi comptaient à peine 133,000 combattants. Aux Alpes et aux Pyrénées, le Piémont et l'Espagne n'attendaient qu'un signal pour lancer contre nous les 170,000 hommes qu'ils tenaient prêts.

Le 11 juillet, le président de l'Assemblée législative déclare solennellement :

CITOYENS, LA PATRIE EST EN DANGER !

Le 22 et le 23, à Paris et dans les 44,000 communes de France sont ouverts les registres pour les enrôlements volontaires. Partout retentit le canon d'alarme. Sur les places publiques sont dressées des estrades ornées de couronnes et de drapeaux, où le représentant de l'autorité civile répète la formule consacrée et présente aux jeunes gens le livre d'inscription.

Dans la capitale et l'universalité des communes on s'enrôle avec le plus ardent enthousiasme, et il n'est pas un hameau, selon l'expression de Servan, qui ne fournisse un homme.

Les bataillons de volontaires sont bientôt réunis.

Le principe de l'élection pure, appliqué jusqu'au grade de lieutenant-colonel, fait sortir de toutes les classes de la société des hommes de génie. « Tels militaires, écrit Jomini, qu'on n'aurait pas soupçonnés capables de commander un régiment, apprennent l'art de diriger des armées. » Parmi ces généraux improvisés par l'élection, nous pouvons citer : Brune, adjudant-major du 2^e bataillon de Seine-et-Oise; Championnet, commandant du 6^e bataillon de la Drôme; Lannes, sous-lieutenant au 2^e bataillon du Gers; Masséna, commandant du 2^e bataillon du Var; Moreau, commandant du 1^{er} bataillon d'Ille-et-Vilaine; Oudinot, 2^e chef du bataillon de la Meuse; Subevic, lieutenant au 2^e bataillon du Gers, et tant d'autres. Gouvion-Saint-

Cyr, Jourdan, Leclerc, Lecourbe, Moreaux (René), Mouton, Pérignon, Victor, faisaient encore partie de ces vieux généraux de vingt ans.

Sous les ordres de Dumouriez, les volontaires de 92 supportent héroïquement la canonnade de Valmy et escaladent victorieusement, au chant de la *Marseillaise*, les redoutes autrichiennes qui, à Jemmapes, le 6 novembre (nous touchons à l'anniversaire), couvraient la ville de Mons.

Un mois après, le 8 décembre, l'armée des volontaires de la République avait rejeté derrière le Rhin les ennemis de la France et prenait ses quartiers d'hiver à Aix-la-Chapelle.

À l'heure qu'il est, le tiers de la France est envahi, cinq cent mille Allemands dévastent et pillent nos provinces. Strasbourg est tombé, Metz a capitulé, Paris est investi.

CITOYENS, LA PATRIE EST EN DANGER !

Comme en 1792, Paris fait aujourd'hui un appel suprême aux volontaires. Sur la place du Panthéon, au-dessous de ce fronton qui porte écrit : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, se dresse une vaste tente. Au sommet de cette tente flotte un drapeau noir sur lequel sont inscrits ces trois noms :

Strasbourg, Toul, Châteaudun.

À droite et à gauche, des faisceaux de drapeaux tricolores font éclater leurs vives couleurs au-dessus d'une large banderole où on a écrit : « Citoyens, la patrie est en danger ! Enrôlement volontaire de la garde nationale. »

À gauche, la date de 1792. À droite, la date de 1870.

Devant l'estrade a été placé un tronc destiné à la souscription des canons.

C'est sous la vaste tente du Panthéon que M. le docteur Bertillon, maire du 3^e arrondissement, a commencé, le 27 octobre, l'inscription des volontaires pour les dix bataillons de garde nationale du quartier. « La république de Venise, a-t-il dit dans une allocution chaude de patriotisme, avait son *Livre-d'Or*, où elle inscrivait le nom des élus, des grands citoyens de la république ; ouvrons pour les volontaires qui vont sortir de vos rangs le *Livre-d'Or* du 3^e arrondissement. »

Depuis le 27 octobre, les différents commandants des dix bataillons reçoivent de midi à quatre heures les engagements.

Le *Livre-d'Or* du quartier du Panthéon sera bien rempli, et dans quelques mois, les volontaires de 1870, guidés par des généraux improvisés et mar-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

Je viens de voir vendre à l'encan le paravent de la comtesse Du Barry.

C'est un petit paravent de quatre feuilles, avec les sujets peints par Watteau. Les couleurs ont gardé leur éclat primitif. On aurait dit que ce paravent coquet attendait la table de mosaïque et les deux tasses du Japon.

Je dis deux tasses, parce que ces feuilles avaient souvent enfermé le roi Louis XV et la favorite.

Au dehors, il neige. Le négrillon Zamore se roule sur le tapis. Peut-être ce soir le paravent enferme-

ra-t-il trois fauteuils au lieu de deux ; peut-être le maréchal de Richelieu sera-t-il admis à baiser le bout des doigts de la comtesse et à régaler le vieux roi de quelques fringantes anecdotes, secrètes aujourd'hui, et que l'indiscret paravent répétera demain comme un écho.

Que n'a-t-il pas vu et que n'a-t-il pas retenu, ce paravent ?

Il pourrait raconter le retour de La Fayette de son voyage d'Amérique; la visite de l'empereur Joseph II; les dernières chansons de la cour et les premiers grondements de la ville.

Ce paravent a vu les hommes du 10 août arracher M. de Maussabré de la cachette où il s'était blotti; quelques jours plus tard, il voyait arrêter M^{me} Du Barry elle-même, qui ne devait plus revenir à Luciennes...

Qu'est-il devenu, avant d'arriver à l'hôtel des Ventes? On m'a dit qu'il avait appartenu à un cuisinier. — O décadence!

J'aime le paravent. C'est un meuble gracieux et intime qui a eu son heure de mode et d'éclat. Il avait commencé par être chinois; mais il était bien vite devenu français, comme l'éventail et la poudre de Chypre. C'était comme un nid dans un salon, un refuge contre les réunions trop grandes et les discussions trop longues.

Il n'est personne qui n'ait dans sa mémoire quelque vieux paravent de famille, couvert de dessins bizarres et déchiré en maint endroit par la griffe d'un angora. Devant ce rempart de toile et de papier se sont écoulées bien des enfances rêveuses,

se sont éveillées bien des curiosités, bien des contemplations; les yeux se sont agrandis et lassés à suivre sur ces peintures une image tendre ou glorieuse. — Puis, un jour, l'enfant a grandi; le paravent, démantelé, hors d'âge, montrant la trame, a été logé au grenier.

Plus tard, vous l'aurez rencontré peut-être dans une boutique de fripier, — ou dans une véritable l'encan, comme le paravent de la comtesse Du Barry.

Je ne veux plus de souvenir!

Le souvenir, c'est la vieillesse du cœur, c'est l'impuissance de l'esprit. Un premier souvenir équivaut à une première ride.

Quoi! la moitié de notre vie, nous l'employons à gravir une montagne, et dès que nous sommes parvenus à un plateau, nous nous surprenons à nous retourner et à regarder derrière nous! Nous regrettons de ne plus avoir à recommencer le voyage. Le sommet ne nous console pas du sentier.

Je ne veux plus du souvenir, — cela est entendu.

Sourire, rêver, larmoyer, tendre les bras vers les figures et les choses disparues, voilà, en vérité, une belle occupation! Si je m'étais moins souvenu, j'aurais moins souhaité.

C'est le souvenir qui m'a perdu et qui me perd encore. C'est lui qui, lorsque l'action me réclame impérieusement, lorsque le devoir me dit : « Lève-

chant sur la trace de leurs aînés, auront à inscrire des pages aussi glorieuses que celles qui nous parlent de Valmy et de Jemmapes.

A la mairie du 3^e arrondissement, située près du square des Arts-et-Métiers, M. Bonvallet, maire de ce quartier du Temple, a également ouvert un registre des enrôlements volontaires. C'est le dimanche 30 octobre qu'a eu lieu la cérémonie d'inauguration. La façade de la maison municipale était pavoisée des couleurs nationales. Le péristyle, où était installé le bureau d'enrôlement, disparaissait sous les fleurs, les drapeaux et les écussons rappelant les grands jours de la Grande République.

A midi, la *Marseillaise*, jouée par une musique de la garde nationale, a annoncé à la foule qui se pressait sur la place que la patriotique cérémonie était ouverte.

M. Bonvallet a prononcé alors une chaleureuse allocution souvent interrompue par les acclamations émus de ceux qui sentaient battre leur cœur à l'unisson du sien. Son appel aux volontaires, qu'il invitait « à se lancer, ainsi que nos pères, les géants républicains de 92, dans la carrière pour le triomphe de la justice et de l'humanité, » a été entendu. Bien de ceux qui ont défilé ce jour-là devant l'estrade se sont promis à eux-mêmes « de chasser l'étranger du territoire et de briser cette ceinture de fer qui sépare aujourd'hui Paris de la France, » que M. Bonvallet leur montrait de son geste indigné.

M. Etienne Arago, maire de Paris, et M. le général Tamisier, commandant les gardes nationales de la Seine, ont successivement pris la parole après M. Bonvallet et n'ont pas été moins applaudis.

Les enrôlements, ouverts immédiatement, ont continué le lendemain lundi et n'ont pas encore cessé.

La défense de Châteaudun. — La défense héroïque de la petite ville de Châteaudun a dû donner à réfléchir à M. de Bismark et à M. de Moltke, ces deux inspirateurs du vieux roi Guillaume.

En apprenant cette nouvelle, le chancelier de la Confédération prussienne a compris qu'ils étaient passés ces beaux jours de l'Empire où une dizaine de uhlands n'avaient qu'à se présenter devant une cité de 50,000 âmes pour voir venir au-devant d'eux un préfet qui leur ouvrait les bras et les portes de la ville. Avec les hontes de Napoléon III, la capitulation de Sedan a emporté les coupables défaillances de citoyens énervés, et je ne serais pas étonné qu'un de ces jours la républicaine Nancy ne vengeât les faiblesses patriotiques de la Nancy

impériale. C'est là son devoir, et j'espère qu'au moment voulu, la vieille capitale de la Lorraine ne faillira pas et saura se réhabiliter par devant la nation tout entière soulevée.

Les habitants de Châteaudun se sont défendus contre les hordes envahissantes de la Prusse. M. de Bismark a incendié la ville avec ses obus, l'a rasée à coups de canon. Il ne devrait pas oublier cependant ce que pensait d'une guerre nationale un autre grand ministre de Prusse, le baron Stein, une tête forte et savante celle-là, un esprit philosophique et pratique, lumineux et hardi, un caractère indomptable, qui avait compris qu'à la guerre des armées de Napoléon I^{er} il fallait faire la guerre irrésistible des peuples.

C'est sous sa dictée que, dans le préambule de l'édit sur la landsturm, le ministre Scharnhorst écrivait : « Le combat auquel tu es appelé *sanctifie tous les moyens*. Les plus terribles sont les meilleurs. » Ces ordres étaient le catéchisme de la Prusse en 183; aujourd'hui que les rôles sont changés, ces prescriptions doivent être la consigne patriotique de la France envahie. M. de Bismark doit en prendre son parti. Qu'il mette hors des lois de la guerre les francs-tireurs qui harcèlent les armées et les convois prussiens, les citadins et les paysans qui défendent leurs foyers, leurs champs et leurs familles, ses cauteleuses distinctions n'intimideront pas la France républicaine. Qu'il réduise en cendres les cités qui s'insurgent contre l'invasisseur, qu'il fasse fusiller sans droit, mais au nom de la force, nos corps francs, il ne retardera pas d'une heure le moment de la vengeance. Il déclare qu'il veut notre anéantissement et, pour arriver à son œuvre de destruction, il amène l'Allemagne entière; ses armées ne suffisant pas, il appelle à la rescousse ses landwehr et ses landsturm, les enfants et les vieillards. Et nos villes n'auraient pas le droit de s'insurger, nos paysans celui de s'armer et de se défendre!

Est-ce que, par hasard, la destruction en masse et le pillage organisés par les Prussiens ne justifient pas toutes nos résistances? Est-ce que, par naïveté impossible, à la dévastation, à la ruine, aux réquisitions sans pitié, à la lutte de surprises, de trahison et de barbarie qu'ils nous imposent, notre simplicité devrait répondre par une guerre courtoise, circonscrite dans les règles strictes d'une stratégie chevaleresque?

Assés de dupes comme cela. L'Allemagne nous fait une guerre de peuple à peuple, que le peuple de France se lève tout entier comme tout entière la nation allemande s'est jetée sur nous. Toutes les

armes leur sont bonnes pour consommer notre ruine, que tout bras qui peut frapper un coup s'arme contre eux; que tout citoyen se fasse soldat, sans oublier que tout soldat doit rester citoyen. Ils nous menacent, ils nous insultent; répondons leur par un cri de guerre à eux : « Le combat auquel vous nous appelez *sanctifie tous les moyens*. Les plus terribles sont les meilleurs. »

Cette devise-là, Châteaudun s'en est inspiré, lorsque, attaquée le 18 octobre par plus de 5,000 Prussiens, cette petite ville ouverte a résisté pendant plus de neuf heures avec un millier de combattants.

Ils étaient là une poignée de braves, quelques francs-tireurs de Paris, 300 à peine, et 700 fusiliers de la garde nationale sédentaire, le commandant, M. Testanières, à leur tête. La noble petite cité est barricadée, les maisons sont crénelées. Les Prussiens arrivent à midi et veulent entrer. Ils sont reçus par une pluie de balles, les coups de feu partent de partout, des fenêtres, des toits, du clocher et de l'église. L'infanterie ennemie est décimée. Le général prussien n'en revient pas. Il n'en peut croire aux balles qui sifflent à ses oreilles. Les soldats tombent sous ses yeux, et il doute encore. Comment! une ville ouverte, à laquelle ses renseignements militaires accordent tout au plus 5,000 habitants, ose résister à 5,000 Prussiens, tirer sur les soldats victorieux de Sedan, les tuer par pelotons! Mais c'est de la folie! c'est de l'insurrection! Pas de pitié pour ce tas de rebelles! Vite, faites avancer l'artillerie, l'invincible artillerie prussienne. Et les boulets, et les obus, et les bombes pleuvent sur la cité héroïque. Le feu est aux quatre coins, les maisons flambent et s'effondrent, la mitraille court dans les rues. On finit par avoir raison des premières barricades. Mais celles-là emportées par le canon, s'en élèvent d'autres derrière, et les Châteaudunois fusillent toujours. La nuit vient. On se bat aux lueurs de l'incendie, aux éclairs de la canonnade. A force de bombarder, les Prussiens arrivent sur la place de la ville. La lutte devient terrible. Chaque pouce de terrain leur coûte un homme mort. Le pavé de la place disparaît sous les cadavres ennemis, le sol est recouvert partout de capotes gris sombre et de casques à pointe qui roulent dans le sang. Enfin, à neuf heures et demie du soir, quand il ne reste plus un mur debout, quand le feu est partout, alors qu'il ne reste que des ruines fumantes, la résistance cesse, les Prussiens prennent Châteaudun, qui, dans cette journée, a tout perdu... fors l'honneur. Dix-huit cents cadavres allemands sont couchés là à côté de trois

toi et marche! » c'est lui, le souvenir, l'ennemi qui arrive traîtreusement, et qui, posant la main sur mon épaule, me force à me rasseoir.

— Où vas-tu? me demande-t-il; que vas-tu faire? Agir, courir? Intrigue et folie! Tu ne retrouveras jamais de sensations pareilles à celles de jadis. Reste, crois-moi, et laisse-toi bercer par mes récits. Rappelle-toi....

Et à ces mots : *Rappelle-toi*, je m'accoude machinalement, l'oreille tendue, les yeux grands ouverts. Les visions commencent.

Voici la maison paternelle, pleine de volumes le long des murs, pleine de jouets sur le plancher; enfant, je vais des livres aux jouets, des auteurs aux polichinelles.

Voici une allée de tilleuls sombre et parfumée; adolescent, je m'y promène, épiant le passage d'une robe, le cœur battant à éclater, et un nom de femme sur les lèvres, — le nom de Louise.

Que de temps perdu à ces retours vers le passé, lorsque tant d'autres hommes s'agitent, se hâtent, s'efforcent, s'illustrer! Je ne veux plus du souvenir, je ne veux plus de la duperie. Laissez-moi me tourner vers l'avenir et ne regarder que lui; l'avenir, cet horizon des croyants et des forts; l'avenir, fait de hasards et de prodiges! — Il doit y avoir en moi, comme en tout le monde, un second homme, dont la seconde existence est proche, je le sens. Il faut qu'elle me trouve préparé pour les tâches nouvelles.

Je ne veux plus du souvenir!

La lettre suivante (une copie), trouvée dans les

papiers de Chanvallon, a rapport à une maladie de la marquise d'Ermel, — maladie de langueur à laquelle elle n'échappa qu'à force de soins.

La date de cette lettre manque, ainsi que le nom de la personne à laquelle elle était adressée. C'est évidemment à une de ses amies de province que la marquise écrivait :

« Ma chère Camille,

« Ma santé? Tu veux savoir des nouvelles de ma santé? tu es donc comme tout le monde, toi aussi? Tu te ranges parmi mes ennemis, mes chers ennemis, qui, vingt fois par jour, en me regardant avec des yeux empreints du plus insupportable intérêt, me demandent :

« — Eh bien! comment vous sentez-vous? Allez-vous mieux? ne trouvez-vous pas l'air un peu trop vif?....

« Et mille autres propos qui suffiraient à rendre malade une femme qui s'écouterait un peu. Mais je ne m'écoute pas, moi; je suis vaillante. Jeudi, je suis allée jusqu'au jardin du Luxembourg, appuyée au bras de Chanvallon, — le digne et dévoué Chanvallon.

« Par exemple, au retour, j'étais un peu lasse, un peu oppressée. Ne t'inquiète pas, ma belle Camille, je suis accoutumée à ces crises légères. Je pense tout à fait là-dessus comme le docteur : ce n'est rien, absolument rien.

« Nous avons à Paris un automne magnifique, un ciel argenté et doux. La fenêtre de ma petite chambre donne sur le grand jardin d'un couvent d'ursulines. Tous les jours, du fond de mon fau-

teuil, j'assiste à d'incomparables couchers de soleil. Je se suis bien ingrate si je n'étais pas heureuse. Puis, ce sont, à chaque instant, des aspects et des incidents nouveaux. Hier, j'ai aperçu un long sillon d'oiseaux prenant la route de l'Orient.

« — Qu'est-ce que cela? ai-je demandé à Chanvallon.

« — Ce sont les dernières hirondelles, m'a-t-il répondu.

« J'ai salué d'un sourire ces autres émigrés, en leur souhaitant un heureux voyage. C'est joli, les hirondelles, n'est-ce pas, Camille? C'est craintif et sauvage, cela ne s'appriivoise pas. Cela a froid aussi, comme moi. A ce moment, j'aurais désiré qu'elles m'emmenassent avec elles. Tu vas me traiter de folle : j'ai cru les entendre qui m'appelaient de leurs petits cris aigus. Presqu'au même instant, j'ai senti une vive douleur au cœur. Les hirondelles s'éloignaient, s'enfonçaient dans l'azur du ciel; elles finirent par s'y confondre.

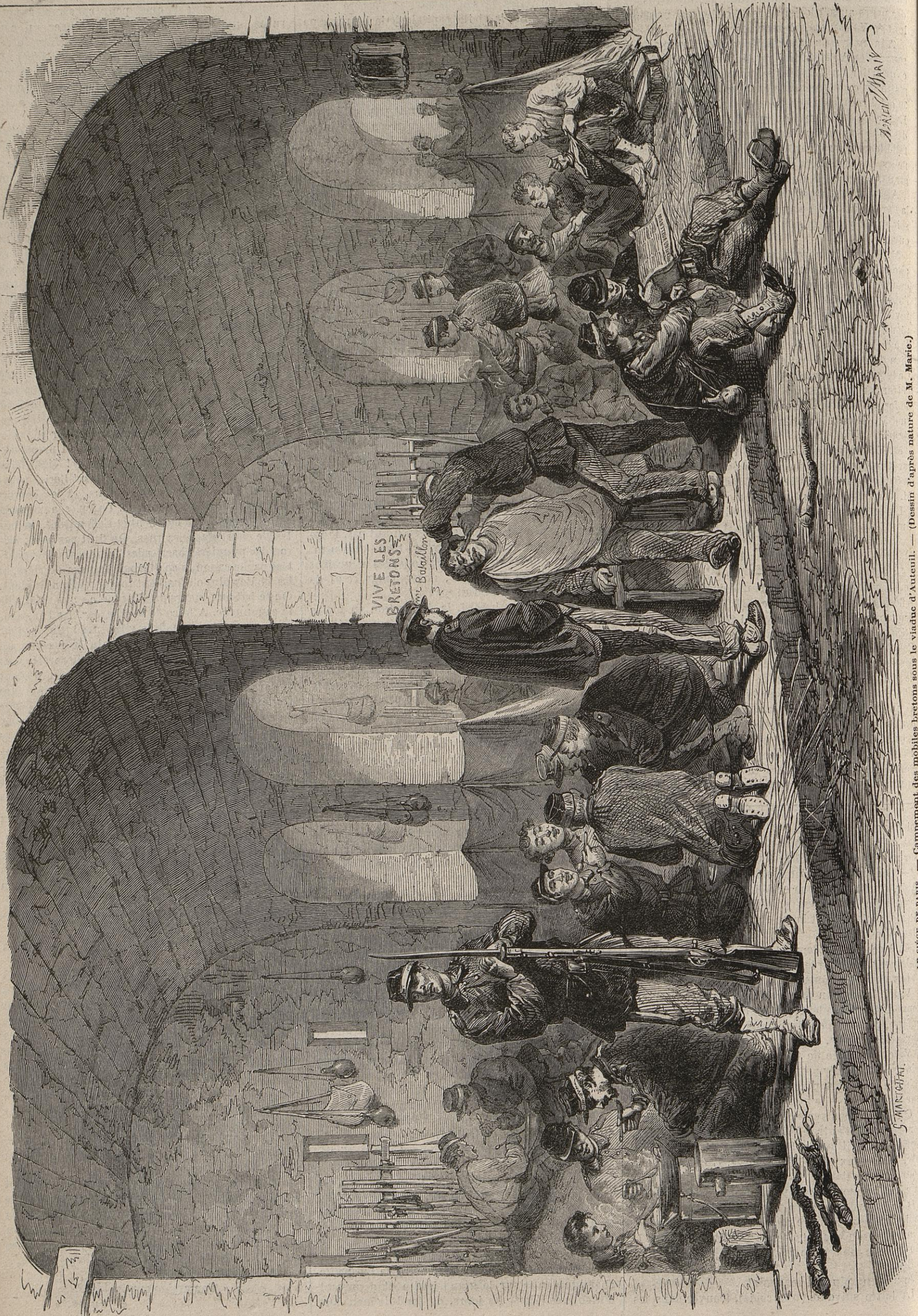
« Et quand elles eurent complètement disparu, il me sembla qu'elles avaient emporté un morceau de ma vie....

« Comme tu vas rire de moi, ô mauvaise et adorée Camille! Tu auras raison; je divague, je ne sais ce que je t'écris. Aussi vais-je arrêter là ma lettre. Excuse-moi si j'abandonne la plume, ou plutôt si la plume m'abandonne.... Un malaise subit..... C'est la faute des hirondelles.

« A bientôt, à bientôt!

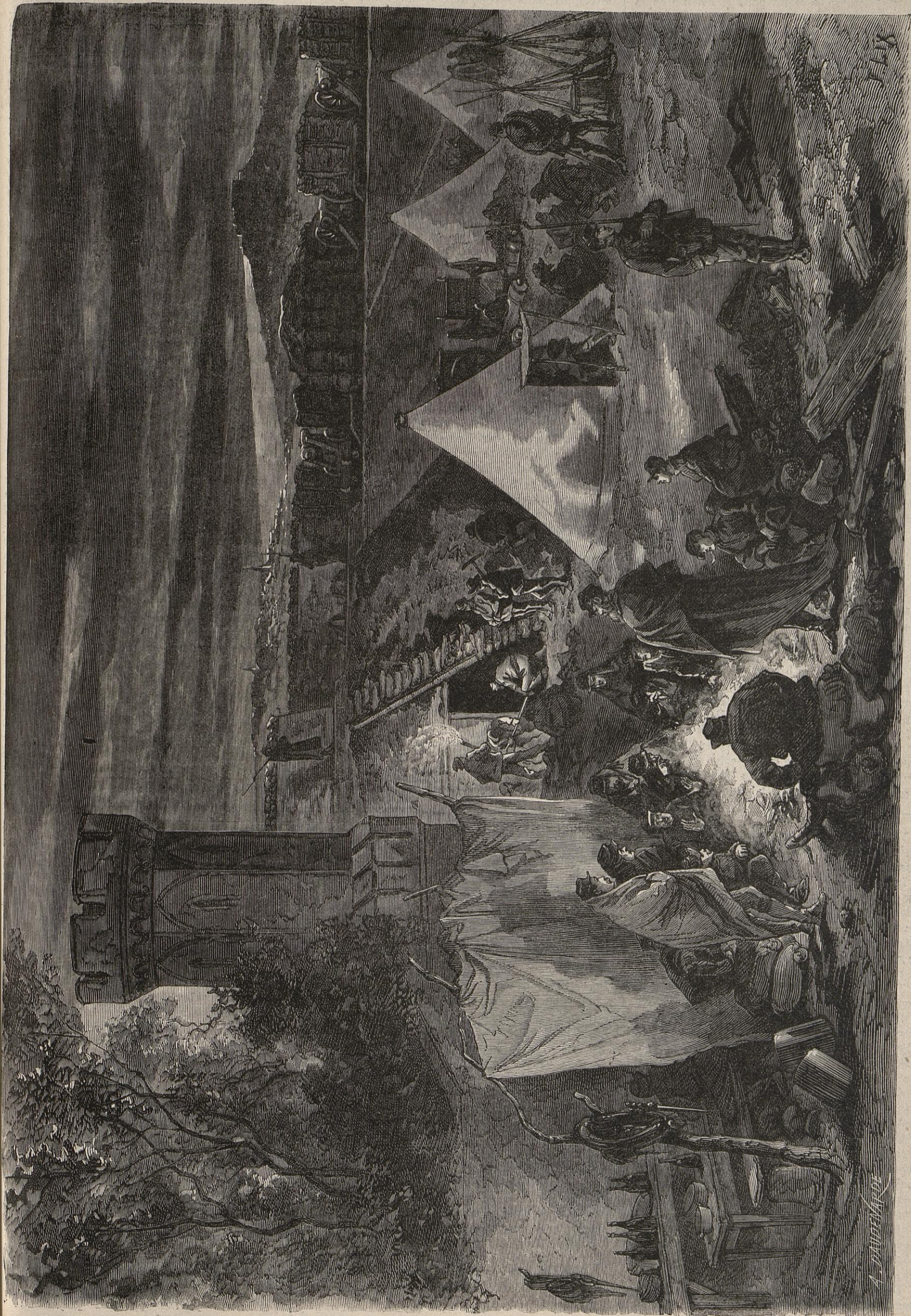
« Ton amie pour toujours,

« LOUISE. »



LE SIÈGE DE PARIS. — Campement des mobiles bretons sous le viaduc d'Auteuil. — (Dessin d'après nature de M. Marie.)

LE SIÈGE DE PARIS. — Campement des mobiles Bretons sous le viaduc d'Anteuil. — (Dessin d'après nature de M. Marie.)



LE SIÈGE DE PARIS. — Une nuit aux remparts, bastion 77, porte de Châtillon. — (Dessin d'après nature de M. Lix.)

A. DUBREUIL

cents Châteaudunois morts pour la défense de la patrie. Le brave commandant Testanières est tombé à la tête de sa petite troupe. Éclairé par les lueurs sinistres de leur ville qui brûle, ce qui restait des défenseurs de Châteaudun a gagné les bois voisins.

Les Prussiens n'ont pas fait un seul prisonnier. Ils n'ont conquis que des ruines. Cette petite ville, qui, comme pittoresque et au point de vue des souvenirs historiques, était un coquet chef-d'œuvre en miniature, n'existe plus. Le château, l'ancien donjon, l'hôtel de ville, l'église, tout a été brûlé. Mais Châteaudun, dont la mémoire est désormais impérissable, revivra de ses cendres. Sa devise : *Extincta revivisco!* est écrite aujourd'hui en lettres de feu dans l'histoire de la guerre de 1870, et la France se doit à elle-même de rendre leurs foyers à ceux qui les défendent si vaillamment. Le Gouvernement de la défense nationale a déjà décrété que Châteaudun avait *bien mérité de la patrie*. Il a enregistré sa résistance à côté des pages les plus héroïques de notre histoire, et voté une somme de cent mille francs pour aider la vaillante cité à réparer les pertes qu'elle a subies. Paris a débaptisé une de ses plus belles rues pour lui donner le nom de Châteaudun. Ces honneurs lui étaient dus; car la patrie de Lambert Licors, le vieux poète, a donné un noble exemple aux villes ouvertes exposées aux attaques de l'ennemi. Que désormais toutes les villes, tous les villages français se défendent comme s'est défendu Châteaudun, et les plans de M. de Moltke seront bouleversés, puisque, ainsi que l'écrivait Charras : « Rien ne déconcerte l'esprit de guerre et de conquête comme l'aspect d'un peuple résolu de lutter, non-seulement en batailles plus ou moins savamment ordonnées par ses généraux, mais encore sous la conduite de son dernier maire de village. »

Nos artistes au combat de la Malmaison. — Si le *Monde illustré* revient encore aujourd'hui sur le combat de Rueil et de la Malmaison, c'est pour payer une dette de reconnaissance aux artistes qui, ce jour-là, ont pris si bravement leur devoir de citoyens au sérieux. Ils comptent déjà plusieurs victimes frappées au premier rang pour la défense de Paris assiégé, et signaler leur dévouement à la sainte cause de la patrie est pour nous une obligation à laquelle notre fraternelle sympathie ne doit point faillir. Il est bon qu'on sache que, chez les natures généreuses, l'art, au lieu d'amollir les grands sentiments, ne fait, au contraire, que les

Ma nouvelle profession a cela de bon qu'elle tue absolument la rêverie en moi, de sept heures à onze heures du soir.

Impossible, pendant ce temps-là, de penser à autre chose qu'à ce que je fais. C'est une attention de toutes les secondes. Du bord de ma boîte, ou plutôt de mon trou, — puisque c'est le terme consacré, — j'épie les comédiens, je suis leurs moindres gestes, je guette leurs moindres regards, prêt à leur envoyer le mot secourable, le vers sauveur.

Toute distraction m'est alors interdite; cela se comprend.

Il paraît que je souffle assez bien, au dire de ces messieurs et de ces dames. Mais quel art difficile, et quels progrès j'ai encore à y faire! Tout y est nuances, sous-entendus, mimique à peine perceptible. Être entendu de la scène, sans être entendu de la salle, voilà le premier point. Ensuite tous les acteurs ne veulent pas être soufflés de la même façon. Il y en a qui ne veulent pas être soufflés du tout, comme M. Talma, mais c'est le plus petit nombre. Ceux-ci, en cas d'hésitation, conviennent avec moi d'un signe, d'un regard, d'un appel du pied ou de la main. Les autres, au contraire, s'accommodent parfaitement de mon accompagnement continu; ils avouent que sans cela ils choperaient à chaque instant. Et ce n'est pas seulement la phrase que je leur lance, mais encore la nuance et, le dirai-je? l'expression de physionomie. — Ah! si le public le savait!

De même qu'il n'existe pas de grand homme pour son valet de chambre, de même on pourrait avan-

développer dans les aspirations du beau, et les pousser quelquefois jusqu'au sublime.

Dès le début du siège de Paris, une compagnie de cent quinze hommes s'est formée sous le nom de *Tirailleurs de la Seine*. Dans cette compagnie se sont enrôlés quelques avocats de talent, des artistes ayant fait leurs preuves, tous jeunes hommes d'avenir qui n'ont pas hésité, les Prussiens s'avançant, à échanger les dossiers judiciaires, le pinceau et l'ébauchoir contre un chassepot ou une carabine. Là se trouve le peintre Vibert, l'auteur du *Gulliver couché*, qui eut tant de succès à l'exposition dernière; Eugène Leroux, qui doit sa récente réputation à la *Naissance bretonne*; le fin et original Tissot; Berne-Bellecour, et Louis Leloir; le graveur Jacquemart, les sculpteurs Jacquet et Cuvelier; l'architecte Vanier.

Tous ces artistes vont au combat tout aussi galement qu'à l'atelier.

L'autre jour, à l'affaire de la Malmaison, soixante d'entre eux sont mis en avant avec 80 enfants perdus de la ligne. A la tête de la colonne d'attaque, ils se déploient en tirailleurs, se jettent dans les vignes, se blottissent derrière les échelas, ouvrant le feu contre les Prussiens qui, sortis du bois d'en face, font sur eux un feu d'enfer. Les balles sifflent, ricochent autour d'eux. On leur fait cesser le feu, on leur commande de se coucher ventre à terre et les mitrailleuses envoient leur mitraille à l'ennemi par dessus leur tête. Ils restent ainsi une demi-heure au milieu d'une mêlée terrible. La retraite sonne. On se compte. Le sculpteur Cuvelier est là gisant. Une balle l'a frappé en pleine poitrine; il est mort sur le coup. Eugène Leroux a reçu une halle à la hanche, une autre à la jambe gauche, il ne peut faire un pas; l'architecte Vanier a la poitrine déchirée par un éclat d'obus, une balle dans les reins; Vibert est atteint à la hanche et à la cuisse, deux fortes contusions.

Les *Tirailleurs de la Seine* ont vaillamment fait leur devoir à la Malmaison. Ils ont été mis à l'ordre du jour par leur général et le gouverneur de Paris, qui, on le sait, n'est pas prodigue de ces citations honorables.

Les artistes parisiens se sont conduits en citoyens et en soldats. Le *Monde illustré*, tout en pleurant ceux que la mort a condamnés à ne plus combattre à côté de leurs amis, témoigne toute son admiration à ce groupe qui, dans la guerre nationale, porte si fièrement le drapeau de l'art et de l'intelligence.

La lumière électrique appliquée aux besoins de la dé-

cer qu'il n'existe pas de grand acteur pour un souffleur.

J'ai aussi quelquefois, le matin, un service de répétitions.

En m'y rendant, je me croise toujours avec un certain nombre de solliciteurs dramatiques, — la pire espèce de solliciteurs.

Parmi les auteurs de tout sexe et de tout âge qui rôdent autour du Théâtre-Français, — cette arche de la littérature nationale; — parmi ces pâles porteurs de tragédies qui plongent un œil envieux sous le vestibule froid et sombre; parmi tous ces fracs râpés, dont les basques gonflées exhalent un bruissement de rimes, à l'aspect de tel manchon hérissé qui laisse échapper les faveurs bleues d'un manuscrit, — je reconnais la grande et douloureuse famille des Opprimés dramatiques, famille éternelle, dont les plaintes sans cesse incessantes remplissent Paris et la province, et dont les malédictions s'abattent quotidiennement sur le Comité de lecture!

A peine l'aurore paraît-elle pour éclairer la comédie humaine, qu'on les voit sortir de chez eux en foule et venir assiéger les sociétaires en leur propre domicile, se pendre à leur cordon de sonnette, essayer de corrompre Marton, se perpétuer dans l'antichambre, ou guetter l'heure à laquelle les répétitions les appellent!

Que d'orgueils irréfrenables! Que d'anxiétés contenues! Que de rêves caressés qui ne se réaliseront jamais! Que de ridicules, — et souvent que de vrai malheur!

fense. — Des hauteurs qui dominent Paris embastonné, des buttes Montmartre, des buttes Chaumont comme des terre-pleins du Trocadéro, on jouit la nuit d'un spectacle qui tient un peu de la féerie. A un moment donné et au milieu de l'obscurité qui enveloppe la grande ville et sa vaste banlieue, on voit tout à coup sortir d'un foyer lumineux éclatant une gerbe de lumière qui, pareille à la queue d'une comète, s'allonge, à travers les fortifications, jusqu'aux collines qui ferment l'horizon parisien. Le faisceau lumineux éclaire comme en plein jour tous les endroits sur lesquels il est dirigé. Le ton de chaux des maisons éclate de blancheur sous l'influence de cet éclairage magique, les nappes d'eau miroitent, les routes, les chemins, les sentiers se dessinent nettement. Dans les plaines, on distingue le plus petit carré de pommes de terre ou de betteraves, le maraudeur le plus prudent; dans les bois, cette lumière révélatrice fouille les fourrés, les taillis, dénonce le moindre monticule de terre fraîchement remué. Ces investigations nocturnes, dont le mobile rayon s'étend à 2 ou 3 kilomètres à la ronde, sont dues aux phares électriques placés sur les points culminants de la capitale. Les canonnières des forts suivent de la lunette leurs rayons éclatants. Si, ce qui arrive souvent, ils surprennent un groupe de Prussiens faisant patrouille ou travaillant à des retranchements nocturnes, immédiatement une pièce est pointée, un projectile est lancé, la patrouille est dispersée et les épaulements de la batterie prussienne sont détruits. Les Allemands sont tenaces, et il arrive que dans la même nuit nos marins sont obligés de lancer à plusieurs reprises sur eux et leurs travaux, et le faisceau électrique des phares et leurs obus. Mais il est bien rare que, pour toucher en plein, nos adroits pointeurs de la marine aient à s'y reprendre à deux fois. Leur premier coup fait mouche et ce n'est que lorsque les Prussiens reviennent à la charge qu'eux raviennent à leurs pièces.

L'intensité lumineuse des phares électriques porte ordinairement à 1,500 mètres, mais, au moyen de réflecteurs spéciaux, on est parvenu à doubler la puissance du rayon éclairant. Nous sommes étonnés que la défense, qui peut disposer aujourd'hui de nouveaux phares portatifs, n'ait pas pourvu de ces appareils nos postes de grand-gardes toujours placés à 1,500 mètres en avant des forts. De cette manière on éclairerait à 3,000 mètres au delà de nos premières lignes le terrain ennemi, ce qui permettrait de tenir sous l'investigation de nos lorgnettes marines un rayon de 6,000 mètres au-

La cour Saint-Guillaume, — où j'ai pris un logement, afin de me rapprocher du Théâtre-Français, — est une sorte de passage qui va de la rue Richelieu à la rue Traversière-Saint-Honoré, passage à plusieurs compartiments, dédale obscur.

J'y occupe une chambre, une seule, dont les fenêtres donnent sur la cour même. Cette chambre n'a rien de particulier: une commode de noyer aux anneaux de cuivre, un lit à baldaquin jauni, un parquet rouge; pour décoration quatre estampes. La première, intitulée *Henriette et Damon*, sujet connu, cadre peint en noir.

La seconde retrace les *Plaisirs du bivouac*: un dragon colorié porte sur son dos une boîte de foie d'où sort une tête de femme; il rit malignement; une autre femme est blottie dans une charrette à fourrage qui suit; les dragons formant l'escorte ont l'air de pouffier. Cette grivoise composition, — inspirée de nos dernières guerres, — est aveuglant par les tons bleu, rouge et jaune qui s'y croisent; mais elle égaye, parce qu'elle est bien dans le sentiment français.

L'Innocence offrant à manger à un serpent forme le sujet de la troisième estampe. L'innocence est figurée sous les traits d'une pouponne, à demi-nue qui tient dans un pan de sa chemise des fleurs qu'elle vient de cueillir; — la scène se passe au milieu d'un jardin.

Enfin, la quatrième gravure.... mais celle-ci est un chef-d'œuvre de l'art populaire, c'est *L'Ouvrier en bois et l'Ouvrier en fer*, deux trophées d'ou-

tour de nos remparts. On y viendra probablement.

Les mobiles campés sous le viaduc du Point-du-Jour. — Ils sont là comme chez eux. Depuis la station d'Anteuil jusqu'au pont-viaduc jeté sur la Seine et qui profile ses arcades hardies sur le fond noir des bois de Saint-Cloud et de Meudon, sous les voûtes nouvellement murées et crénelées du chemin de fer de ceinture, tout le long du boulevard Exelmans, a été établi un camp de mobiles. Nos jeunes soldats vivent là comme de vieux troupiers. Ils ont organisé, avec deux pierres et quelques briques, des fourneaux improvisés sur lesquels mijote la soupe au lard. On les voit, à l'heure de midi, porter ici et là des bidons pleins de vin ou remplis à la fontaine voisine. Quand le rôt est cuit, ils se réunissent par escouade de 4 à 6 autour de la gamelle réglementaire, et si l'ordinaire laisse quelque chose à désirer sous le rapport du superflu, je vous prie de croire qu'on n'a rien à reprocher à leur appétit de vingt ans.

Après le café, car nos moblots se donnent ordinairement ce luxe, les plus rangés se livrent aux travaux de la couture. Celui-ci reprend une paire de guêtres, celui-là met une pièce au pantalon qui est venu avec lui du pays et qui en a déjà vu de dures. Les ambitieux piochent leur théorie, et, couchés sur le ventre, méditent les mouvements victorieux qu'ils feront exécuter à leur futur bataillon. Ici c'est un groupe réuni autour du *Petit Moniteur* et de la *Petite Presse*. On apprend les nouvelles les plus dernières, on discute les mouvements militaires du siège et des armées de la province, la situation gouvernementale. C'est le noyau des stratégestes et des politiques. Assis et adossé contre le pilier de cette arcade, ce moblot muscadin se fait soigneusement raser le menton et pousse même le culte de sa petite personne jusqu'à s'assouplir les cheveux sous une couche de pommade, comme si par le temps qui court la graisse de bœuf ne se vendait pas cinq francs la livre. Les plus consciencieux fourbissent leurs chassepots et leurs sabres-bayonnettes, mettent leur sac en ordre. Ils ne voudraient pas pour tout au monde que le Prussien les prit au dépourvu. Les rêveurs fument leur pipe ou la cigarette, suivant amoureusement les méandres bleus du tabac; ceux qui préfèrent le mouvement à la quiétude orientale jouent au bouchon, la grande distraction à la mode chez le Français devenu soldat. Mais soyez tranquilles, tous, tant qu'ils sont là, ne bouderont pas au moment décisif. Que le clairon sonne, que le tambour batte et crie aux

armes, et, depuis le premier jusqu'au dernier, les mobiles campés au viaduc du Point-du-Jour, comme leurs camarades des baraquements, vous les verrez tous quitter la tente et courir sus au Prussien avec l'entrain que nous leur connaissons déjà.

Le pont de Sèvres. — *Les canonniers.* — En aval du pont-viaduc du Point-du-Jour, on rencontre le pont de Sèvres qui unit la route de Versailles à Paris. Ce pont, construit en pierres en 1813 pour remplacer celui en bois alors existant, a été coupé au moment de l'investissement. L'arche occidentale qui repose sur la berge de Sèvres a sauté. Les Prussiens se sont arrêtés là, établissant un poste sur la rive. Une sentinelle allemande monte la garde nuit et jour. Vis-à-vis, à l'autre extrémité du pont, veille, du côté de Billancourt, un factionnaire français. On s'observe mutuellement, cherchant, bien entendu, à éviter d'ici et de là les balles qui s'échangent quotidiennement. Si les Prussiens font des surprises, les mobiles de Billancourt leur font de temps à autre des farces dont j'ignore s'ils apprécient le sel. L'autre nuit, par exemple, nos moblots se sont imaginé d'habiller un mannequin avec un de leurs vieux uniformes et de le placer, avec une bougie allumée tout près, contre le mur de la maisonnette qui leur sert de corps de garde. Dès que les Prussiens, de l'autre rive, aperçurent le mobile supposé, ils tirèrent sur cet ennemi immobile un coup de fusil, puis trois, quatre, six, douze, vingt, cent. Le mobile était inébranlable, toujours au port d'arme; il narguait, impassible, ses ennemis qui s'acharnaient d'autant plus. Lorsque les Prussiens eurent criblé de balles la muraille, sans pouvoir démolir le moblot, un immense éclat de rire partit du poste français. Les Allemands cessèrent un moment leur feu, mais recommencèrent un peu après. Ils n'avaient pas encore compris. Les balles déchiquetaient le mannequin, qui ne remuait pas plus qu'une lorne. La fusillade dura toute la nuit. Ce n'est qu'à l'aube que les soldats du roi Guillaume ont compris la mystification. Il était temps.

On a calculé qu'il fallait dépenser en plomb le poids d'un homme sur le champ de bataille; les Prussiens nous diront un jour ce qu'il est nécessaire de tirer de balles pour ne pas démonter un mannequin de mobile.

Les moblots casernés à Billancourt fraternisent avec les marins de la flottille parisienne, dont les navires blindés sont à l'ancre le long des îles

Seguin et de Saint-Germain. Ces canonniers ont l'air paisible et un peu désolé de gros cétacés échoués. Leur carapace de fer est déguisée sous une couche de peinture grise, et rien ne dénote leur vigueur guerrière. A l'avant sont percés deux gros yeux qui, au repos, vous regardent à vide; quelques-unes même n'ont qu'un œil comme les cyclopes. Mais il ne faudrait pas se fier à l'air placide de ces monstres aquatiques qui, au moindre signal, relèvent leur cheminée, agitent leur hélice et mettent leurs grosses pièces d'artillerie en branle-bas de combat. Que les Prussiens laissent apercevoir un épaulement, et immédiatement les canonniers s'embossent, un coup part de leur carapace invulnérable et les ouvrages de l'ennemi sont réduits en poussière. Un projectile d'une centaine de livres, lancé par un canon de marine, a frappé en plein le revêtement prussien et dispersé brutalement les obstinés travailleurs. La flottille parisienne a rendu déjà de grands services à la défense. Elle en rendra bien d'autres.

Les dégagements au Mont-de-Piété. — Autant qu'il l'a pu, le Gouvernement de la défense nationale a allégé les souffrances des classes pauvres et laborieuses pendant les durs moments que nous a faits la guerre. Une des premières mesures prises a été l'autorisation donnée de retirer sans remboursement les objets de literie engagés au Mont-de-Piété pour une valeur au-dessous de quinze francs. Il parait que l'empire, si fier en son temps de la prospérité qu'il donnait à la France, n'avait pas laissé ses bienfaits descendre jusqu'aux couches populaires, car les pauvres familles qui ont bénéficié du décret libérateur ont été si nombreuses et se sont rencontrées en si grand nombre dans les cours, les escaliers et les bureaux de l'hôtel de la rue des Blancs-Manteaux, qu'on a dû prendre des mesures pour régulariser les dégagements. Que de matelas, que de draps de lit, que de précieuses nippes ont été rendus ainsi, à l'approche de l'hiver, à des ménages sur lesquels pèseront un peu moins les rigueurs du siège! Ce ça coûtera un million au Gouvernement, mais jamais million n'aura été mieux employé et, j'en jure sur ma cote personnelle, il ne se rencontrera pas en France un seul contribuable qui trouve que ses deniers ont été ce jour-là mal employés.

La fabrication du charbon de bois à Paris. — Nos ménagères, sur qui pèsent directement et tous les jours

L'ouvrier en bois, c'est-à-dire le menuisier, tient un mètre dans sa main droite, et de sa main gauche il s'appuie sur une scie; une multitude de copeaux lui font une chevelure frisée; ses bras sont des rabots, ses mains sont des tenailles, ses pieds sont des coins.

L'ouvrier en fer, c'est-à-dire le forgeron, est debout à côté de son enclume; un vaste soufflet lui tient lieu d'estomac; deux marteaux renversés représentent ses jambes; il a pour bouche un cadenas, pour yeux deux serrures. Le reste de son corps est composé par des étaux, des paquets de limes, des vis, des clefs, des tours, des ciseaux.

Tout cela est d'une étrangeté ingénieuse et patiente; à distance on dirait deux squelettes.

L'auteur innu de ce double symbole, un des produits, a parachevé son œuvre avec des vers qui sont, eux aussi, d'une assez bonne facture :

Le forgeron est un héros
Quand il pose sur son marteau;
Jamais d'un pas il ne recule
Qu'en présence d'un verre d'eau, etc.

De même pour le menuisier. Ces deux personnages, campés très-robustement, inspirent, même dans leur singularité, de saines idées de travail.

Marchand d'habits!

Voilà le cri qui me réveille chaque matin; et, de tous les cris de Paris, c'est, à coup sûr, le plus désagréable, le plus cruel.

Personne n'est impitoyable comme le marchand d'habits. Encore s'il ne faisait que passer! mais il

s'arrête, il lève le front, il interroge de l'œil les mansardes, il les juge, il les interpelle à haute voix. Il vous tourmente, il vous rappelle sans relâche votre indigence. Si vous n'êtes pas chez vous, il repassera dans une heure, dans deux heures, dans trois heures, lui ou un autre. Il ne se lasse pas, il ne désespère jamais.

Marchand d'habits! Vieux habits à vendre!

Et ainsi de suite jusqu'au soir. Il n'aura pas de repos que vous ne lui ayez vendu votre vieil habit ou votre vieille robe. Au bout de la journée, le marchand d'habits rentre chez lui, chargé de toute la misère des greniers parisiens : dentelles de noces vendues en pleurant, humbles vestes recousues aux coudes, langes des enfants morts, et même quelquefois langes des enfants vivants. A son tour, il les monte et les enfouit, lui aussi, dans son grenier. Le lendemain, il recommence.

La cour Saint-Guillaume est un des endroits où il passe le plus de marchands d'habits.

J'ai soufflé, hier, *Iphigénie*, pour les débuts de M^{lle} Dosigny, une très-jolie personne.

Beaucoup de gens, désireux d'approcher les actrices, ont souvent envié mon poste.

Le fait est qu'on ne saurait être mieux placé pour brûler de l'encens (style Dorai) aux pieds de celle qu'on adorerait.

M^{lle} Dosigny est toute jeune; son visage énergique semble fait pour exprimer les passions altières et farouches. Il y a du talent en elle. Son premier début a eu lieu dans le rôle d'Eryphile, rôle un

peu sacrifié et toujours abandonné à des tragédiennes subalternes. Elle a su y mettre en relief des beautés jusqu'alors inaperçues.

Les applaudissements ont commencé à ces vers :

Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

M^{lle} Dosigny a donné au mot *fierté* une valeur surprenante.

Elle a également rendu avec beaucoup d'intelligence les passages suivants :

Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage.

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche.

J'oubliai ma colère et ne sus que pleurer.

Bref, ce début, sur lequel on comptait à peine, a produit l'effet d'une révélation.

Clytemnestre en a pâli de jalousie, et la colère d'Achille en a redoublé.

A la chute du rideau, la salle tout entière a rappelé M^{lle} Dosigny.

On prétend que cette jeune fille est protégée par un de nos modernes héros, par le général Lafosse.

— C'est bon à savoir, dit Bonaparte, arrivé au bout de sa lecture.

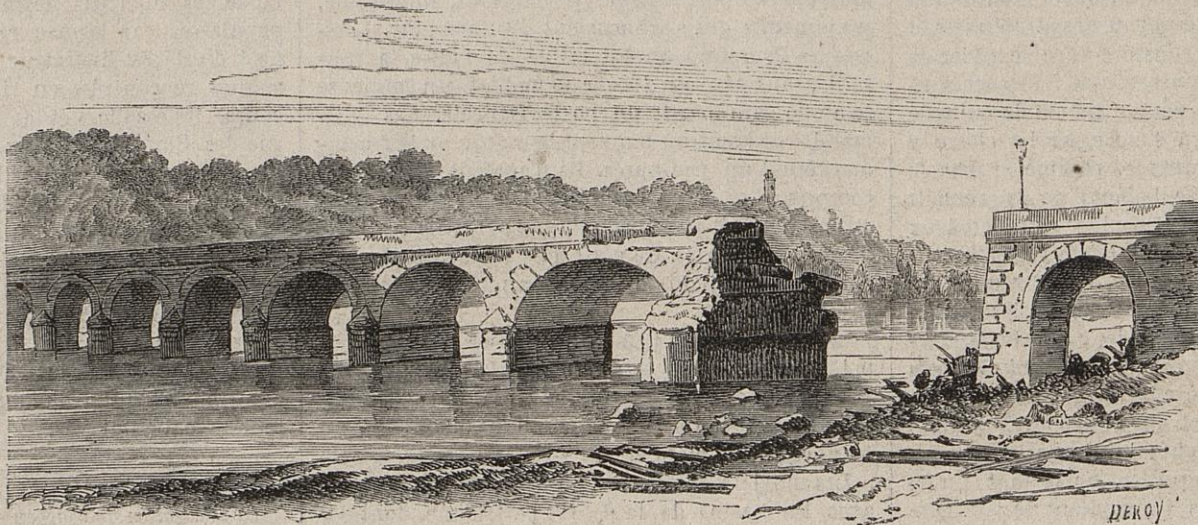
(La suite au prochain numéro.)

CHARLES MONSELET.



PENDANT LE SIÈGE. — Le Mont-de-Piété. — Dégagement gratuit de tous les objets de nécessité d'une valeur inférieure à 15 francs.

les soucis de l'alimentation pendant la durée du siège, ont tremblé un moment à l'idée que le charbon de bois pouvait leur manquer. Sans charbon, comment faire cuire un pot-au-feu, griller une côtelette rissoler un pudding de ménage? Même pour ses clientes les plus fidèles, le charbonnier du coin se montrait déjà parcimonieux et médisait les boisseaux. Les fourneaux de cuisine étaient menacés de relâche forcée,



Etat actuel du pont de Sèvres.

faute de leur combustible ordinaire. La désolation était au camp des cordons bleus.

Cette chaude alarme est dissipée. Le Gouvernement de la défense nationale a pris en main la cause des ménagères et la fabrication du charbon de bois. Par ses soins, des charbonnières ont été installées dans les bois de Boulogne et de Vincennes, et des ouvriers spéciaux ont construit leurs fourneaux sur les pelou-



LE SIÈGE DE PARIS. — L'ennemi oblige les paysans à travailler à ses ouvrages de Châtillon. — (Dessin de M. Darjou.)

ses de r
vingt-d
de char
défense

dres cur
villa de
rondes t
de l'Est

DÉFENSE



Campement des voitures franc-comtoises et jurassiennes employées par le Gouvernement pour l'approvisionnement des forts.

ses de nos parcs parisiens. Tous les trois jours, ces vingt-deux fourneaux livrent chacun 22 énormes sacs de charbon provenant des arbres abattus pour la défense. L'agréable a été sacrifié à l'utile, et ces

vertes branches sous lesquelles allaient se reposer nos belles promeneuses pendant les chaudes journées d'été, sont aujourd'hui réduites par la combustion à des tronçons noirs et cassants destinés à

faire bouillir la marmite. L'état de siège a banni toutes les douceurs, même dans la nature.

Nos charbonnières parisiennes n'en sont pas moins pittoresques, et ce n'est pas une des moindres



Flottille des chaloupes canonnières servant à la défense des rives de la Seine. — (Dessin de M. Cauia.)

dres curiosités du jour de voir fonctionner dans la villa de M. Thiers, au bois de Boulogne, les meules rondes tout aussi régulièrement qu'en pleine forêt de l'Est.

Le procédé employé à Paris est celui qui constitue la nouvelle méthode des forêts. La forme des meules varie depuis celle de la hutte de sauvage jusqu'à celle d'un cône légèrement arrondi au sommet. Le

centre est formé par des bûches placées verticalement et disposées de manière à former cheminée. Puis, le bois coupé à la longueur de 66 centimètres est placé debout, incliné autour du centre, par



DÉFENSE DE PARIS. — Fabrication du charbon de bois destiné à la fabrication de la poudre, dans l'ancienne propriété de M. Thiers, à Auteuil. — (Dessin de M. Rieckebusch.)

rangées superposées. Ces meules, qui ont de 4 à 6 mètres de diamètre à la base, contiennent de 40 à 50 stères de bois. A l'extérieur, et pour intercepter toute communication avec l'air, la meule est recouverte d'une chemise de terre glaiseuse, sous laquelle on a placé un second revêtement de paille, de feuilles et de branchages brisés. A la base, sont pratiquées de petites ouvertures appelées *évents*, permettant à l'air de pénétrer jusqu'à la cheminée. La meule établie, on allume dans la cheminée un feu de menu bois qu'on entretient deux à trois heures. Lorsque le feu a gagné les bûches les plus voisines, on couvre la cheminée et on pratique, ici et là, des *ouverts* qui fonctionnent comme cheminée et appellent à eux la combustion. C'est à la nature de la fumée que l'ouvrier reconnaît les progrès de la carbonisation. Quand de noire et épaisse qu'elle était, la fumée se fait légère et de teinte bleuâtre, on pratique d'autres ouvertures, de manière à ce que la carbonisation s'opère de haut en bas, du centre à la circonférence. Au moment où la combustion attaque la base de la meule, on ferme toutes les ouvertures et on laisse éteindre.

Avec la nouvelle méthode des forêts, le rendement du charbon, au lieu d'être, comme dans l'ancienne méthode, de 36,52, se trouve porté à 39,55.

Pour tran former en charbon de bois nos futaies parisiennes, on emploie le procédé le moins encombrant, le plus productif et le plus expéditif. Les douze fourneaux de la villa Thiers livrent, toutes les soixante-douze heures, 264 sacs de charbon, et nos charbonnières comptent leurs fourneaux par centaines. Que nos bonnes ménagères se rassurent donc, il peut y avoir encore de beaux jours pour la cuisine parisienne.

Une reconnaissance à Maisons-Alfort. — A part l'affaire du Bourget, dont notre bulletin de la guerre s'occupera dans le prochain numéro, les environs de Paris ont été assez calmes cette semaine. Voilà même trois jours que nous n'entendons presque pas le canon si bavard d'ordinaire. Prépare-t-on quelque grosse surprise? c'est probable.

Nous avons à signaler parmi les petites opérations une reconnaissance d'infanterie et de quelques cavaliers à Maisons-Alfort, bourg situé entre le fort de Charenton et Créteil, un des plus importants quartiers généraux prussiens.

Maisons-Alfort, qui est une station de la ligne ferrée de Lyon et que traverse la route nationale de Paris à Gex, se trouve en avant du pont de Charenton, une des clefs de la capitale, et sur lequel, en 1814, se fit tuer, pour le défendre, J.-M. Pigeon, un des élèves de l'école vétérinaire d'Alfort.

Quel était le but de la reconnaissance exécutée ces jours derniers? Je ne saurais le dire; mais je suis bien convaincu que nos soldats n'allaient pas à Maisons-Alfort pour faire un pèlerinage à la vieille église des abbés de Cluny, qui date du treizième siècle, ni aux ombrages qui ont jadis abrité les rêves quasi-royaux de Diane de Poitiers, ni aux vestiges de la villa qu'y possédait Robespierre, et où venaient quelquefois le visiter Danton et Camille Desmoulins.

MAXIME VAUVERT.

Scène contemporaine

LA CONSIGNE ⁽¹⁾

DE LA GARDE NATIONALE

Le théâtre représente un chemin de ronde. Au fond, se dresse le talus gazonné du rempart. A gauche, un poste-baraque. Il fait nuit, et le vent souffle avec furie.

SCÈNE I

Un factionnaire encapuchonné se promène à la clarté tremblotante du gaz.

On entend le bruit des pas de plusieurs gardes nationaux.

(1) Il est entendu que nous parlons ici d'une consigne donnée à l'intérieur. Devant l'ennemi, nous sommes sûr qu'elle serait plus fidèlement exécutée.

Le factionnaire se retourne et crie : « Qui vive ? »

LE CAPORAL : Caporal de pose.

LE FACTIONNAIRE : Halte là ! Avance au mot de ralliement !

Le caporal s'avance et murmure à l'oreille du factionnaire : « Huningue !... » — Puis à voix haute : « Tiens ! C'est vous, monsieur Vauchelot. Eh bien ! mon bon ami, vous ne savez pas encore bien votre service. »

LE FACTIONNAIRE (choqué) : Comment cela ?

LE CAPORAL : Comment ! vous me faites avancer au mot... et vous ne croisez pas seulement la baïonnette !

LE FACTIONNAIRE : Mais je savais bien que c'était vous.

LE CAPORAL : Il n'y a pas de vous qui tienne. Du moment que vous me criez : Avance au mot de ralliement, vous devez rompre un pas en arrière et me tenir au bout de votre baïonnette. Sans cela, comment voulez-vous être garanti?... Tenez. Une supposition : je suis un Prussien, j'avance sur vous et je vous désarme (il joint l'acte aux paroles).

LE FACTIONNAIRE : Vous savez ! je vous laisse faire, mais si je voulais...

LE CAPORAL (reprenant haleine) : Voyons, messieurs. Un peu de presse. Nous voici déjà en retard.

Numéro deux, c'est à votre tour... Portez, armes ! Présentez, armes ! (A la cantonade.) N'avancez pas, vous autres !

LE FACTIONNAIRE N° 2 : Et la consigne ?

LE FACTIONNAIRE N° 1 : Toujours la même ! On ne laisse plus entrer ni sortir... Vous savez le mot de ralliement ?

LE FACTIONNAIRE N° 2 : Pas encore.

LE FACTIONNAIRE N° 1 : Huningue.

LE CAPORAL : Je vous y prends, Bachelard. Vous criez à tue-tête le mot de ralliement. Supposez que je sois un Prussien...

LE FACTIONNAIRE N° 1, le prenant par la taille : Voyons, amour de caporal, vous serez toujours le même !

LE CAPORAL : Pas de familiarités, monsieur Bachelard... Voyons, messieurs, en avant... arche !

LE FACTIONNAIRE N° 2 : Attendez au moins que j'aie passé la capote, Vauchelot, mon vieux, tiens-moi la manche.

(La capote est mise et le caporal disparaît avec ses hommes.)

SCÈNE II

Un homme et un enfant paraissent à l'horizon.

LE FACTIONNAIRE : On ne passe pas... Au large !

L'HOMME : Permettez, camarade, vous êtes du 299^e bataillon ?

LE FACTIONNAIRE : Après ?...

L'HOMME : Moi, je suis du 126^e. Vous avez dans votre bataillon mon beau-frère qui est au poste là-bas. Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'y aller ?

LE FACTIONNAIRE : Pas moyen.

L'HOMME : C'est que je vais vous dire. Nous avons diné hier. Pour dîner, on se met à l'aise et on ôte son habit. Eh bien, figurez-vous que j'ai pris sa vareuse et qu'il a la mieane.

SCÈNE III

Le factionnaire. — L'homme du 126^e. — Deux sergents.

LE FACTIONNAIRE : On ne passe pas !

UN SERGENT : Comment ! on ne peut pas rentrer !

LE FACTIONNAIRE : C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LE SERGENT : Même nous ?

LE FACTIONNAIRE : Même vous, même les autres. Tout le monde.

LE SERGENT (vexé) : Pas possible... Et d'abord, vous n'en avez pas le droit.

LE FACTIONNAIRE : C'est la consigne.

LE SERGENT : La consigne, vous ne la savez seulement pas. D'abord, vous ne nous avez pas crié qui vive... Et si je vous disais que nous sommes ronde de sergent ?

LE FACTIONNAIRE : Et votre falot !

LE SERGENT : Notre falot ?

LE FACTIONNAIRE : Oui, votre falot ! Vous ne pouvez faire de ronde sans falot.

LE SERGENT (furieux) : As-tu fini, malin ?

SCÈNE IV

Le factionnaire. Les sergents. L'homme du 126^e. Un lieutenant.

LE LIEUTENANT : Qu'est-ce que vous discutez là-bas ?

LE FACTIONNAIRE : Mon lieutenant, voilà deux sergents qui veulent rentrer malgré la consigne.

LE LIEUTENANT : Laissez passer pour cette fois. (Au factionnaire, à voix basse) : Ce n'est pas tout à fait dans l'ordre; mais cela ne fait rien. Bornez-vous à ne pas laisser sortir. Vous sentez. On rentre au poste, il n'y a pas de mal à cela. Mais en sortir, c'est une autre affaire. Il faut que les carottiers soient pris comme dans une souricière.

LE FACTIONNAIRE : C'est bien; mais il fallait savoir.

(Les sergents sortent.)

L'HOMME DU 126^e : Lieutenant, j'ai mon beau-frère qui est là-bas, au poste, et qui a ma vareuse... C'était après dîner, il faisait chaud, et vous comprenez...

LE LIEUTENANT : Le nom de votre beau-frère ?

L'HOMME : Bostoul.

LE LIEUTENANT : C'est bien. (Il s'éloigne.)

SCÈNE V

Le factionnaire. L'homme du 126^e. Un fourrier.

LE FACTIONNAIRE : On ne sort pas.

LE FOURRIER : Mais je suis fourrier.

LE FACTIONNAIRE : Il n'y a pas de fourrier qui tienne.

LE FOURRIER : Pour cinq minutes... Le temps d'aller au bureau de tabac.

LE FACTIONNAIRE : Le tabac n'y fait rien... Si vous voulez (montrant l'homme du 126^e), voilà monsieur qui pourra vous l'aller prendre. Et vous attendrez ici.

LE FOURRIER : Eh bien ! justement, je ne veux pas. Je suis dans mon droit, et je vous somme de me laisser passer.

LE FACTIONNAIRE : Votre droit ne vous donne pas celui de forcer ma consigne.

LE FOURRIER : Laissez-moi donc tranquille avec votre consigne. Vous ne pouvez pas m'empêcher; je suis votre supérieur.

LE FACTIONNAIRE : C'est-à-dire que c'est la consigne qui vous est supérieure.

(Ils se colletent.)

SCÈNE VI

Le factionnaire. L'homme du 126^e. Le fourrier. Le lieutenant.

LE LIEUTENANT : Voyons, messieurs, encore ! Je vous en prie...

L'HOMME DU 126^e : Pardon ! mon lieutenant; si c'était un effet de votre bonté... Auriez-vous vu ma vareuse ? Vous savez, mon beau-frère...

LE LIEUTENANT : Tout à l'heure... (Au fourrier) : Fourrier, je vous en prie !

LE FACTIONNAIRE : Mon lieutenant, je vous prends à témoin.

LE LIEUTENANT : Fourrier, passez pour cette fois. (Au factionnaire, à voix basse) : Vous avez fait votre devoir, je sais bien; mais que voulez-vous ?... Vous sentez... La garde nationale, ce n'est pas comme autre chose.

LE FACTIONNAIRE : Cependant, lieutenant, c'est vous-même qui m'avez dit...

LE LIEUTENANT : Je ne dis pas, mon ami. Sans doute, vous avez raison; mais vous comprenez... dans la garde nationale... Pour éviter tout ennui, vous laisserez dorénavant entrer ou sortir indifféremment.

LE FACTIONNAIRE : Alors, à quoi bon être ici ?

LE LIEUTENANT : Je ne vous dis pas de ne rien dire. Non, certes; au contraire. Dites qu'on ne passe pas; mais si on veut absolument passer...

LE FACTIONNAIRE (avec ironie) : Je laisserai faire ?
 LE LIEUTENANT : Précisément.
 L'HOMME DU 126° : Pardon, mon lieutenant ! mais c'est ma vareuse ..
 LE LIEUTENANT : A tout à l'heure, mon ami. (Il s'éloigne.)

SCÈNE VII

Le factionnaire. L'homme du 126°.

L'HOMME DU 126° : Dites donc, factionnaire, si vous me permettiez d'aller chercher ma vareuse ?
 LE FACTIONNAIRE : Êtes-vous un brave, vous ?
 L'HOMME DU 126° : Comment ! si je suis un brave. Laissez-moi seulement vous amener mon beau-frère, et il vous dira...
 LE FACTIONNAIRE : Je n'ai pas besoin de lui, je vous crois. Eh bien ! mon ami, restez ici dix minutes, jusqu'à ce qu'on vienne vous relever.
 L'HOMME DU 126° : Si vous le voulez, je veux bien.
 LE FACTIONNAIRE : A la bonne heure ! Au moins, ma consigne aura été respectée par quelqu'un. (Au bout de quelques minutes et avec expansion) : C'est égal, voyez-vous, mon ami, ici c'est comme partout dans le monde : aujourd'hui, demain et toujours... la consigne n'est faite que pour les bons enfants.

LORÉDAN LARCHEY.

LA CITÉ ANTIQUE

« La patrie en danger ! » Ce mot suprême, dès qu'il retentit, l'évoque devant nos yeux, sacrée comme une déesse, touchante comme une mère. Ce n'est plus l'être abstrait, la machine administrative que nous voyons en elle dans les temps de sécurité. Le péril lui rend sa vie propre, sa sublime personnalité. Il nous fait sentir combien nous l'aimons, à quel point nous vivons en elle, et quels liens intimes, quelles fibres filiales nous rattachent à ce grand corps maternel. Il en est de même de la ville que nous habitons. A qui de nous Paris n'est-il pas devenu plus cher depuis que l'ennemi cerne ses remparts ? Pour beaucoup, ce n'était avant qu'une ville de plaisir, un rendez-vous d'élégances et de voluptés ; pour d'autres, un centre unique d'intelligence et d'étude. Le cosmopolitisme qui l'envahissait avait effacé à nos yeux ses traits distinctifs. Le malheur lui a rendu sa vertu natale, son originalité superbe et charmante. Nous n'étions que ses passants hier, nous nous sentons ses fils aujourd'hui, et nous lui répétons la fière et tendre déclaration d'amour de Montaigne : « Que je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon œil. Elle a mon cœur de chez mon enfance, et m'en est advenue comme des choses excellentes ; plus j'ay veu d'autres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection. Je l'aime par elle-mesme, et plus en son estre seul que rechargée de pompe estrangière. Je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en variétés et diversité de commoditez ; la gloire de la France est l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! »

La Cité était tout pour l'homme antique, son univers et son monde ; il y concentrait et y renfermait toute sa vie. — D'abord il y avait son foyer, qui n'était pas pour lui, comme pour nous, une allégorie ou une métaphore, mais un autel et un foyer sacré, l'âme de la maison, son dieu domestique ; flamme vivante, inextinguible, alimentée par la graisse des victimes, par l'huile et l'encens des sacrifices, et qui, en récompense, réchauffait la famille et cuisait son pain. Le feu du foyer fut le premier dieu des races primitives. Plus tard, le dieu se disperse en étincelles avec ses migrations successives. Chaque peuple emporte son tison du foyer sacré, et le rallume sur le rivage

où il assoit sa nouvelle demeure. En Grèce et à Rome, sa lumière rayonne encore sur toutes les autres divinités. Toute prière à un dieu, quel qu'il soit, doit commencer et finir par une prière au Foyer. Le premier sacrifice qu'offraient les Hellènes rassemblés aux jeux d'Olympie était pour le Foyer ; le second pour Zeus. Vesta reste l'aïeule immémoriale et auguste de l'Olympe romain. L'enfant n'est reconnu par le père que lorsqu'il lui a fait traverser sa flamme ; l'épouse n'est légitime que lorsqu'elle a communiqué avec l'époux devant l'âtre, en mangeant le gâteau sacré. Le foyer, dans le monde antique, est la pierre angulaire de toutes les cités.

Cette Cité où l'homme antique avait son foyer, ses dieux et ses mânes, était encore son unique asile au milieu du monde barbare ou hostile qui l'entourait. En dehors d'elle tout était pièges et périls, insultes et menaces, mort ou captivité. Ses murailles étaient pour lui ce que les parois solides du vaisseau sont pour le nautonier battu par la houle. Sorti de son enceinte, il tombait à l'état de proie et d'épave. La sûreté de la forteresse s'unissait en elle à la sainteté de l'Eglise. Aussi quel zèle ardent, quel dévouement passionné il apportait à ses affaires et à sa défense ! L'homme alors n'était pas, comme l'individu de nos grands Etats administratifs, étreint par une spécialité restrictive, parqué dans le compartiment d'un métier ou d'une profession. La Cité était faite à sa mesure ; il s'y adaptait comme un membre et se mouvait avec elle en parfait accord. Son activité l'embrassait et l'agitait tout entière. Prêtre dans sa famille, quelquefois pontife de sa *phratrie* ou de sa tribu, juge au civil et au criminel, avocat dans ses propres causes, orateur dans celles de sa ville, soldat dans toutes ses guerres, apte à toutes les fonctions, éligible à tous les emplois, il se multipliait pour la défendre et pour la servir. La cité exigeait de lui les cent bras du Titan de la fable et, à son appel, il les déployait. En descendant de la tribune aux harangues, il marchait contre les Thraces ou montait sur la trirème qui l'envoyait combattre en Sicile. Eschyle, dans ses *Perses*, chante les victoires qu'il a remportées ; il tient la lyre qui les célèbre, comme il y tenait son épée. La même main, qui sculptait une métope du Parthénon, maniait, d'un jour à l'autre, la rame de Salamine ou le glaive de Marathon. L'histoire que racontait l'historien, lui-même l'avait faite. Xénophon et Thucydide étaient des soldats.

Le feu sacré s'est éteint dans la Cité moderne, le foyer n'est plus un autel ; en gardant sa sainteté, le tombeau a perdu sa divinité. Les dieux locaux et patriotiques ont fait place à une religion toute céleste, qui ne connaît plus d'étrangers. Les Etats, en s'agrandissant, ont subordonné la Cité ; ils l'ont dépouillée des rites jaloux, des initiations défensives dont elle s'était recouverte comme d'une armure. Le rêve d'une vaste fusion des peuples a pénétré jusque dans les lois. Il y a progrès, sans doute, dans cette conception plus généreuse et plus libérale de la vie humaine ; mais en élargissant l'idée de la patrie, ne perdons pas de vue ses frontières. En appelant le peuple ses frères, défions-nous de la fraternité de Caïn. Que l'amour du pays natal, le culte de son génie, le respect de son passé, la tradition de son histoire, l'attachement à ses mœurs et à son esprit remplacent pour nous les dieux tutélaires des nations antiques. Au sein d'une patrie plus grande, gardons, comme la Grèce, la religion de notre Cité. Entr'ouvrons sa porte, mais ne la laissons plus envahir. Si elle n'est point un sanctuaire, qu'elle ne soit pas du moins une hôtellerie. Paris sait maintenant ce qu'il lui en coûte d'avoir été le caravansérail des deux mondes. Depuis quinze ans, un déluge humain l'avait défigurée en le submergeant. L'Europe et l'Amérique faisaient de ses boulevards leur casino et leur foire ; des Russes et des Brésiliens étaient les arbitres de ses élégances. L'invasion qu'il subit aujourd'hui en armes, il l'acceptait sous les costumes et les masques du parasitisme. L'Allemagne exploitait sa richesse, infestait sa Bourne, accaparait ses industries, dénombrait ses armées, fouillait ses arsenaux,

scrutait ses remparts, l'espionnait de la base au faite, et il se livrait, corps et âme, aux chaînes hypocrites dont elle l'enlaçait. Le cheval de Troie vidait dans ses murs sa garnison d'espions et de traîtres, et, comme Troie, il ceignait de flurs la machine fatale dressée pour sa ruine.

L'enseignement est trop terrible pour être perdu. Paris a appris à se défier de ses hôtes ; il recouvrera sa vie propre ; il apprendra à se suffire à lui-même ; il ne sera plus la ville de joie qu'on pille dans son ivresse, en attendant qu'on l'égorge. Paris a resserré sa ceinture et repris ses armes : l'orgie a fini, les chants ont cessé. Comme Henri Heine le lui conseillait, pendant les festins même, il ne quittera plus la lance ni l'égide.

Il n'y avait pas, dans le monde antique, de cérémonial plus auguste que la fondation d'une Cité. Au centre du site désigné, les prêtres posaient un autel et y allumaient la flamme sainte. Autour de ce foyer devait s'élever la ville, comme la maison s'élève autour du foyer domestique. Le pontife, la tête voilée, revêtu des insignes de son sacerdoce, traçait, en chantant des hymnes, avec une charrue attelée d'un taureau blanc, le cercle de son enceinte, qu'arrosait ensuite le sang des victimes. A chaque place où une porte devait s'ouvrir, il soulevait le soc et reprenait ensuite le sillon sacré. Mais l'enceinte creusée était inviolable, et la mort du sacrilège frappait l'étranger qui aurait osé la franchir. — Le fer de l'ennemi refait ce cercle autour de Paris ; le sang de nos soldats le consacre. Paris redevient une ville sainte. Armée ou masquée, violente ou perfide, qu'elle attaque ou qu'elle s'insinue, l'invasion, désormais, ne franchira plus son enceinte.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Liberté.)

CHRONIQUE MUSICALE

LA GUERRE ET LA MUSIQUE

Il y a des devoirs de toutes les sortes et de toutes les importances. Le plus petit qui nous soit imposé à l'heure anxieuse que nous traversons est bien celui de noircir ce papier. Aussi ce n'est point sans effort que nous saurons nous y résoudre.

Au moment même où nous allions tracer notre pénible sillon, on est venu nous apprendre l'accablante, l'horrible, l'incroyable nouvelle de la reddition de Metz. Nouvelle croyable pourtant, encore qu'elle ne fût officielle, car il en va des affaires d'un peuple comme de celles d'un individu : quand le malheur s'y est une fois attaché, il ne lâche point sa proie, qu'il dévore jusqu'au bout. Cette dernière catastrophe dont nous sommes victimes manquait trop à la série de nos infortunes pour que le destin nous l'épargnât plus longtemps. C'était écrit.

L'avenir nous réserve d'éclatantes et prochaines revanches. La paix reviendra ; espérons qu'elle sera glorieuse pour nous ; que la victoire aura changé de drapeau ; qu'au milieu de l'allégresse inspiratrice naîtront des œuvres d'art d'une puissance inaccoutumée et d'une forme nouvelle ! Espérons !...

Mais, en attendant, il faut savoir nous passer des jouissances de l'esprit, ou tout au moins n'en prendre qu'une ration fort maigre. Il y a bien eu la semaine dernière des tentatives de réouverture des théâtres ; une affiche de l'Opéra promettait une série de concerts, dont le premier devait être donné au profit de la ville de Châteaudun. D'autres festivals étaient aussi annoncés, qui devaient consacrer leurs recettes à l'achat des canons dont nous n'avons pas encore notre content.

Je n'ai qu'une peur, c'est que les derniers événements, par l'émotion qu'ils auront causée, ne soient venus contrecarrer de si pieuses et patriotiques intentions.

En attendant, M. Pasdeloup, grâce au concours désintéressé de ses musiciens, a trouvé moyen de donner déjà deux concerts au profit d'œuvres de bienfaisance. Avec le produit du troisième on doit,



Reconnaissance du 21 octobre dans la plaine de Maisons-Alfort. — (D'après le croquis de M. B. Brunet, caporal au 3^e bataillon de mobiles de la Vienne.)

dit-on, fondre un canon qui, dans une intention ironique, s'appellera *Beethoven*.

Nous assistions au concert de dimanche, dont voici le programme (car il est bon que l'on sache plus tard de quelle musique nous nous régalions dans Paris assiégé) :

- Ouverture de *Sémiramis*.
- Symphonie pastorale.
- Andante du Quintette de Mozart.
- (Causée par M. Francisque SARCEY).
- La Marseillaise*.

Marche du *Songe d'une nuit d'été*.

Le premier morceau de la *Pastorale* est intitulé, comme vous savez : « Sentiments qu'on éprouve en arrivant à la campagne... » Si nous savions exprimer notre pensée en prose comme Beethoven exprimait la sienne en musique, nous aurions consacré cet article à dire quel sentiment on éprouve en entendant un peu de musique après de longs mois de privation. Mais la prose n'y suffirait pas, tant est intense le rayon de lumière qui nous transperce en face d'une œuvre si éclatante de génie.

L'orage surtout, l'orage qui forme l'épisode principal du troisième morceau, ce sublime fracas d'accords en courroux, a trouvé, comme jamais, un écho dans l'âme des auditeurs.

Il faut dire que par les fenêtres du cirque tombé de temps à autre la note sourde des canons de Saint-Denis qui, se mêlant par intrusion à la symphonie, lui prêtait un accent étrange.

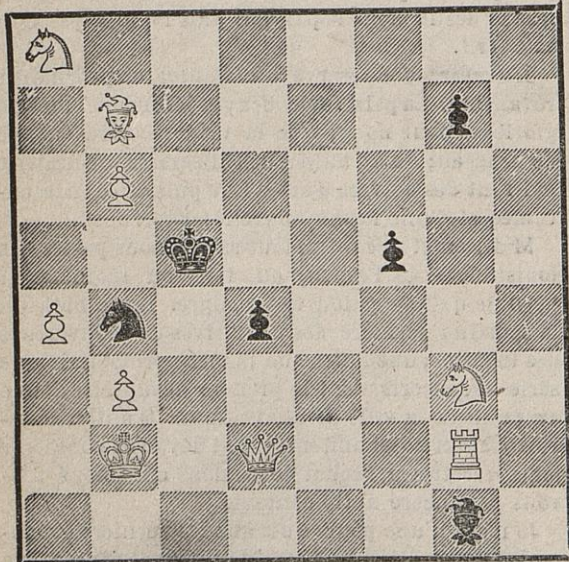
O tempora! o mores! o musica!

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 352

COMPOSÉ PAR M. E. THOMAS



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 350.

- | | |
|--------------------------|----------------|
| 1. C 2 R | 1. C 3 R |
| 2. T 5 R, échec | 2. C pr. T (A) |
| 3. T 6 D, échec | 3. P pr. T (1) |
| 4. C 6 CD, échec et mat. | |

(1)

4. P 3 C, mat.

3. R pr. C

(A)

3. C pr. P, éch. déc.
4. T 4 R, mat.

2. R pr. C
3. R 5 D

P. JOURNOUD.

JOURNAL OFFICIEL

DES

GARDES NATIONALES DE FRANCE

(Recueil mensuel)

10 francs par an

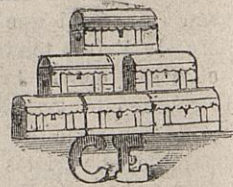
Administration : Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



SAI TENSEIGNÉ LA PEINTURE A DAVID



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On a souvent dit que tout chemin conduit à Rome; mais il est plus ou moins long.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE